



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

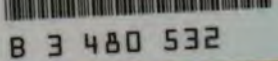
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

D C

611

L731 S6

v.4:1



B 3 480 532





BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

*Pembard
Moncat*



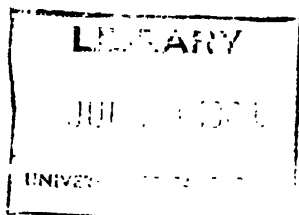
*DC
611*

TOME IV. — 1^{re} LIVRAISON. L731 S6



v. 411

Regoe S



LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

1852

SOMMAIRE.

MÉMOIRES.

	Page
Notice historique sur M. Grellet-Dumazeau.....	5
— biographique sur le même.....	16
1. Architecture byzantine en France.....	20
Note ajoutée à cet article.....	24
Amphithéâtre (arènes) de Limoges.....	27

DOCUMENTS.

Détails relatifs aux guerres de religion et de la ligue en Limousin.....	39
Entrée d'Henry IV à Limoges.....	47

CHRONIQUE.

Autel romain découvert à Texon.....	63
Peinture murale trouvée à la cathédrale de Limoges.....	64

Les communications, la correspondance, les bulletins des Sociétés savantes, etc., doivent être adressés au Secrétaire général, M. l'abbé ARBELLOR, Chanoine honoraire, rue de la Cité, 33, à Limoges.

MM. les Membres voudront bien, huit jours à l'avance, informer le Président des lectures qu'ils se proposeraient de faire à la Société.

Dans la séance du 25 mars 1847 le Conseil d'administration a décidé que tout Membre de la Société qui voudra se retirer devra en donner avis au Secrétaire général avant le 31 décembre; faute de quoi, la cotisation sera due pour l'année suivante.

Extrait des Statuts de la Société.

ART. V. — Pour faire partie de la Société il faut avoir été présenté, dans une de ses séances, par deux membres qui auront signé la présentation; avoir été proclamé, dans la séance suivante, par le président, qui aura dû prendre l'avis de la commission administrative, et avoir reçu le diplôme de membre de la Société.

ART. XI. — Chaque membre résidant paie :

1° Un droit d'entrée de 10 fr., qui devra être acquitté au moment de la remise du diplôme ;

2° Une cotisation de 15 fr., due pour l'année entière, quelle que soit l'époque à laquelle on aura été reçu.

La cotisation annuelle peut être remplacée par une somme de 200 fr. une fois payée.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

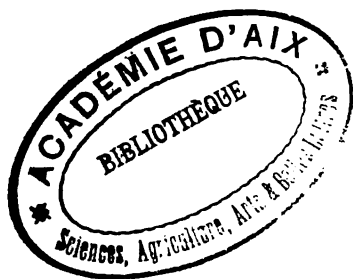
DU LIMOUSIN

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN



TOME IV

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

—
1852



NOTICE

SUR

M. GRELLET-DUMAZEAU

Lue à la Société Historique et Archéologique du Limousin,
dans la séance du 19 juillet 1882,

PAR LE BARON GAY DE VERNON.

MESSIEURS,

C'est aux magistrats de la cour d'appel de Limoges qu'il appartient de dire avec quelle probité d'actions et quelle dignité de caractère M. Grellet-Dumazeau a porté pendant près de cinquante ans la robe de magistrat. Intimement pénétré de la grandeur de ses fonctions et des difficultés de la science du droit, il professait jusqu'au scrupule la religion du devoir, et remplissait ses obligations journalières avec tant d'assiduité, de zèle et d'égalité de travail qu'on aurait aisément pensé que ce culte du devoir n'était chez lui que l'impulsion d'une simple et longue habitude de bien faire, et qu'il laissait couler sa vie de magistrat de même que l'homme le mieux doué physiquement laisse fonctionner sa puissante organisation sans paraître y songer et sans s'apercevoir de ses prouesses de force. Personne au contraire ne mettait plus d'activité d'esprit aux controverses des importantes questions de droit, et n'assistait avec plus d'anxiété de cœur aux péripéties des drames judiciaires. Que de fois nous avons vu ce vétéran éprouvé par les longues luttres de l'instruction criminelle et des débats en cour d'assises troublé au moment de monter sur son siège, et comme effrayé de la majesté de la justice ! Sainte et salutaire frayeur, qui prouvait la pureté de sa conscience, la droiture de son esprit et l'excellence de ses intentions. Ainsi le vrai chrétien, celui qui, selon les vues du monde paraît sans tache, sans reproche et sans peur, ne se présente jamais qu'en tremblant au tribunal sacré des redoutables mystères de la foi : *Timor Domini principium sapientiæ*.

Indulgent pour autrui, sévère pour lui-même, M. Dumazeau n'aimait que le vrai, ne croyait qu'au possible, et ne mettait à chaque chose que ce qu'il fallait de raison, de savoir, de force et même de vertu : son austérité de magistrat n'avait rien de gênant, de contraint ni de rigide, et quelquefois il osait se débarrasser à propos des sages liens dont la magistrature s'est chargée elle-même. Aussi pouvait-il se montrer bon, sensible, ému, alors que son devoir l'obligeait à se montrer inflexible ; car son austérité, s'appliquant seulement au fond des choses, lui permettait de compatir aux misères des individus, et d'adoucir pour eux les formes acerbes de la justice criminelle. Ces qualités, quoique bien dignes de remarque et des témoignages de la reconnaissance publique, sont trop générales dans la compagnie dont M. Dumazeau était membre pour que nous songions à lui en faire un mérite particulier.

La science du droit, qu'on étudie de nos jours avec plus de soin qu'autrefois, et qui tend à se généraliser dans les esprits, est devenue plus exacte, parce que, en France, il n'y a maintenant qu'un code, une législation, une jurisprudence ; et, si nos lois se sont simplifiées en même temps que fortifiées et agrandies, c'est que les principes de l'immortelle révolution de 1789 et le génie de l'empereur Napoléon les ont marquées de leur ineffaçable empreinte. Mais, il y a soixante ans, lorsque M. Dumazeau, se préparant aux emplois de la magistrature, étudiait cette science du droit sous la direction d'un père juriconsulte et magistrat d'une expérience consommée, le droit coutumier, quoique frappé déjà d'une prochaine déchéance, pesait encore sur le pays. Le droit coutumier, considéré au point de vue d'économie politique et sociale, c'était le chaos, c'était la confusion, malgré les améliorations qu'y avait introduites à chaque règne l'autorité royale, procédant avec une liberté de plus en plus croissante, et déposant dans les institutions judiciaires un caractère évident d'ordre et d'unité. Cependant, si le temps du droit coutumier était l'âge d'or des abus, on y trouvait un fonds inépuisable de savantes études archéologiques. Quel curieux assemblage que cette marqueterie féodale d'institutions, de mœurs, d'habitudes toutes d'origine et de provenance différentes, et juxtaposées sur notre territoire national par la main de ses envahisseurs successifs, romains, visigoths, saliens, allemands, bourguignons !...

Dès le premier instant M. Dumazeau étudia avec ardeur et une application soutenue l'époque gallo-franke, l'époque franko-tudesque et l'histoire si difficile du moyen-âge. Leurs obscurités, loin de rebuter son esprit, l'excitaient, le poussaient aux recherches, à raison

même des singulières surprises qu'il en recevait. En effet, quand on se met résolument et sans relâche sur les traces des anciens à l'aide de la science, et qu'on tâche de les deviner et de les éventer, on est certain, non pas de retrouver précisément ce qu'on cherche, mais au moins de retrouver une voie qui tôt ou tard mènera à une découverte, sinon utile, du moins satisfaisante ; car ce n'est que pour les esprits superficiels que la science du passé a des voiles impénétrables et des horizons infiniment reculés, touchant, dit-on, aux confins des fables et aux régions du merveilleux. Mais, quand la philosophie et l'histoire sont d'accord, elles mettent aussitôt de leur côté la vérité et la clairvoyante raison, contre lesquelles l'esprit de système et de dénigrement n'a que des armes de verre. M. Dumazeau ne séparait jamais ces deux grandes ailes des connaissances humaines : il trouvait dans leur mouvement continuels tous les moyens d'arriver à la certitude par l'action analytique de l'une, par l'action synthétique de l'autre. Aussi conserva-t-il toute sa vie, sans le moindre attiédissement, le goût des recherches archéologiques ; il y a puisé ces jouissances durables que procure aux intelligences délicates, aux esprits persistants, l'étude de leur choix, l'étude de prédilection, l'étude libre, désintéressée, aimée pour elle-même, comme la jeune et pure fiancée qui n'a de dot que les trésors de son attrayante beauté.

L'histoire des temps anciens est si féconde en curieux résultats qu'elle donne toujours plus qu'elle ne promet ; elle ne fait pas l'aumône aux intelligences pauvres : pour mériter et obtenir ses largesses il faut avoir appris à la connaître.

« On a long-temps lu l'histoire sans l'étudier, écrivait M. Dumazeau en 1847 ; ensuite on s'est mis à discuter ses textes sans chercher la vérité dans l'ensemble et la nature des faits constatés. Montesquieu et Mably eux-mêmes ont trop épilogné sur les lois, les diplômes et les formules pour n'y avoir pas puisé grand nombre d'idées fausses. Pour comprendre l'histoire il faut sans doute expliquer les faits par les actes ; mais il ne faut jamais étudier les actes sans le secours des faits (1). »

Expliquer les faits par les actes écrits, étudier les actes écrits avec le secours des faits, telle a été la méthode de M. Dumazeau et sa constante manière de procéder. Il dut cette sûreté de principes à sa sagacité naturelle, à son goût et à son intelligence pour les mathématiques, et surtout aux excellentes leçons de M. Brial, membre de

(1) *Bulletin de la Société Archéologique*, T. II, page 66.

l'Institut, et l'un des derniers débris de l'incomparable écolier bénédictin. M. Dumazeau l'avait connu à Paris dans la maison de son parent le célèbre navigateur Bougainville. Il eut le bonheur de plaire à ce savant antiquaire, qui, déjà vieux, tendit la main à ce jeune homme d'une vigoureuse intelligence et plein de la volonté de s'instruire; il l'encouragea, le conseilla, et lui montra à lire les vieilles formules et les vieux diplômes, et à reconnaître d'après des signes certains ceux qu'on devait admettre et ceux qu'il fallait repousser. M. Dumazeau apprit donc à estimer au vrai et la science hypothétique et conjecturale des généalogistes de profession, et leurs fâcheuses complaisances, et les insoutenables prétentions timbrées orgueilleusement et héraldiquement sur un grand nombre des plus nobles blasons : « Sous l'ancien régime, disait-il, la noblesse féodale était à peu près toutes choses; et l'on ne saurait s'imaginer combien il a fallu quelquefois additionner de mensonges pour composer et obtenir ce qu'en général on est convenu de nommer une preuve en fait de généalogie nobiliaire ».

A propos du fervent disciple de dom Brial, permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler en quelques mots la vie scientifique de ce maître érudit. Il fut, vous le savez, le collaborateur du docteur dom Clément, et ils publièrent ensemble, en 1786, les *xm^e* et *xiii^e* tomes du précieux recueil des Historiens des Gaules et de la France. A la suppression des ordres monastiques, et après la regrettable dispersion des religieux de Saint-Maur, dom Brial ne cessa pas d'étudier nos vieux monuments et nos chroniques nationales : il demeura dans le monde ce qu'il avait été pendant vingt-huit années au couvent, un studieux bénédictin; et la gravité de son caractère n'était rien à ses qualités d'homme aimable et bienveillant. Il fit paraître, en 1806, le *xii^e* volume des Historiens de France, fut un des quatre membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres chargés de continuer l'histoire littéraire de la France, et mourut, en 1828, à l'âge de 85 ans. M. de Jouy, son spirituel collègue à l'Institut, écrivait que *la simplicité de ce savant était égale à son habileté; que c'était le doyen des hommes utiles et peut-être des hommes modestes*. Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois reconnaître dans ce peu de lignes plus d'un trait de ressemblance avec M. Dumazeau.

Ce serait une bien fausse idée que de vouloir désunir les deux branches de l'archéologie : l'une en rapport immédiat et sensible avec les arts proprement dits; l'autre interrogeant les énigmes et les problèmes écrits du passé, les devinant, les expliquant, afin de lui

rendre, avec son air de vie, sa valeur propre et son action sur la marche générale de l'humanité. L'archéologie des monuments et l'archéologie des manuscrits se joignent de partout, de même que les rayons d'un cercle se joignent à tous les points de sa circonférence. Les sciences aussi se touchent l'une l'autre, et ont leur sainte alliance de secours réciproques : ces reines de l'intelligence ne pourraient pas vivre isolées. Ainsi l'histoire tient essentiellement à la chronologie, et jamais les investigations chronologiques ne sauraient être poussées trop loin dans l'intérêt de l'histoire. Et, pour ne nous occuper que de notre vieille Aquitaine, est-ce que sa chronologie n'a pas un besoin indispensable de la linguistique à cause des nombreux dialectes de la langue d'Oc et des idiomes bâtarde de la basse latinité ? Cette langue d'Oc ou limosine, parlée au midi de la Loire, n'est-elle pas elle-même un dérivé de la langue romane ? Et, pour aller jusqu'au bout, la langue romane ne vient-elle pas de ce beau latin que parlaient César, Auguste, Cicéron, et dont il est malheureusement de mode aujourd'hui de décrier l'utilité dans l'éducation publique ? Le latin est et sera la clef et la dernière ressource des recherches philologiques que l'on peut faire, en archéologie, sur la vieille Aquitaine ; et M. Dumazeau fut un archéologue distingué dans cette province, parce qu'il était resté un excellent humaniste.

Un philosophe de l'antique Rome disait : « Rechercher lequel était le plus ancien d'Homère ou d'Hésiode est aussi peu important que de savoir si Hécube était plus petite qu'Hélène, et pourquoi celle-ci paraissait plus âgée qu'elle n'était. Mais il faut savoir ces inutilités-là lorsqu'on veut savoir bien des choses. » En effet toutes les minutieuses découvertes en archéologie ne s'appliquent pas à des choses utiles ou importantes ; mais la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas conduisent on tiennent à celles qui s'y appliquent. Ainsi savoir que le chapitre de l'église Notre-Dame-des-Champs, à Paris, avait vendu, en 1285, une maison, rue Serpente, pour loger de jeunes Suédois qui venaient faire leurs études dans cette capitale, est assurément une circonstance fort insignifiante en elle-même. Cependant c'est grâce à ce premier enseignement, trouvé par hasard, que les savants bénédictins ont découvert que les peuples du nord de l'Europe s'empressaient, au temps de Louis-le-Jeune, de venir s'instruire dans les écoles de Paris, qu'un auteur de cette époque appelle en hébreu *la ville des sciences*. Dans les matières historiques il ne faut négliger aucun menu détail : les infiniment petits ont aussi leur valeur, et les plus petites choses sont les matériaux avec lesquels on édifie les plus grandes. Seulement il n'est

pas aussi facile qu'on le croit de déterrer et de mettre en œuvre ces matériaux enfouis sous la poussière des siècles.

M. Dumazeau, fidèle aux méthodes traditionnelles des bénédictins, était, comme eux, habile à faire valoir les plus faibles moyens, non qu'il eût l'habitude de recourir aux subtilités de l'argumentation logique, mais parce qu'il croyait, à l'exemple de ses modèles, qu'un mot, une phrase, une anecdote, une rumeur populaire, un fait particulier peu connu et présenté sous un jour nouveau fournissait les meilleures indications sur les hommes et sur les événements. Nous lui avons souvent entendu dire qu'il y aurait plus à profiter dans la conversation du valet de chambre d'un personnage célèbre que dans l'étude des historiens qui auraient écrit sa vie. Boutade contre les récits officiels qu'on ne doit pas certainement prendre au pied de la lettre, mais qui porte un cachet philosophique ! En effet un mot, une phrase, c'est l'homme, c'est la détermination précise et souvent éloquente d'un fait, d'une époque : il y a des noms propres, des faits et des mots qui sont devenus inséparables dans l'histoire. Louis XIV dit : *L'Etat, c'est moi*, et Louis XIV fut de son vivant et se montre à nos esprits comme la personnification du principe monarchique élevé à sa plus haute puissance. Louis XV dit : *Si j'étais lieutenant de police, je défendrais les cabriolets à Paris*, et Louis XV nous représente, dans sa précoce et voluptueuse faiblesse, le fantôme d'un roi plutôt qu'un roi. François I^{er} écrit à sa mère du camp impérial de Pavie où il est prisonnier : *De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie sauve*. Touchantes paroles d'un fils et d'un monarque, que la postérité a changées en celles-ci plus sententieuses, plus serrées et moins justes : *Tout est perdu fors l'honneur !* Eh ! pourquoi cette traduction posthume ? C'est que, aux yeux de ses contemporains comme aux yeux de la postérité, François I^{er}, filleul de Bayard en fait de chevalerie, était chevalier avant tout, et plus chevalier que roi. Trois cents ans après Pavie, aux funérailles de Waterloo, Cambronne, à demi brisé par la mitraille et sommé de se rendre, jetait à la face des Anglais une injure énergique, une trivialité grossière, auxquelles la France et l'Europe se sont hâtés de donner la forme la plus noble. *La garde meurt, et ne se rend pas !* est un cri de gloire et de deuil qui retentira d'âge en âge aussi long-temps que l'avenir sera l'écho du passé. Chacun sait que cette phrase, désormais immortelle dans la mémoire des hommes, n'a pas été prononcée par Cambronne, et néanmoins elle appartient indissolublement à la vérité historique ; car c'est l'épithaphe sublime, la seule épithaphe possible de la garde impériale, qui, d'après tout un monde d'enne-

mis et d'admirateurs, devait mourir lorsque mouraient la fortune et la puissance de Napoléon.

A raison même de son goût et de son respect pour les faits particuliers, qui sont comme la menue monnaie de l'histoire, M. Dumazeau se montrait fort difficile à leur égard, délicat dans ses choix, et circonspect à l'excès lorsqu'il fallait s'en servir : il ne leur donnait place et droit dans ses croyances qu'après une soigneuse vérification. N'ayant que de la froideur pour les opinions douteuses, il les traitait sans ménagement, et ne leur accordait pas même une silencieuse tolérance, qui, devenant sciemment complice des erreurs historiques, contribue à les propager en ne les désapprouvant pas d'assez haut ; il ne flattait pas davantage ses amis, alors même que sa condescendance aurait été excusée par les influences et les apparences de l'amour du pays natal ; et vous vous souvenez, Messieurs, de sa franche exclamation prononcée à votre séance du 28 avril 1854 : « N'en croyez pas les Marchois sur l'antiquité de la Marche. Jouilleton a hasardé beaucoup d'opinions qui n'ont pas de fondement, et M. Baraillon a inventé beaucoup de choses qui n'existaient pas (1) ». *Amicus Cato, sed magis amica veritas.*

Le mémoire que M. Dumazeau a publié dans le deuxième *Bulletin de la Société* contient sa profession de foi sur les vieilles chroniques : « Celles qui ont subi le grand jour de l'impression, dit-il, conservent elles-mêmes beaucoup des fables et des exagérations qui caractérisent presque tous les écrits du moyen-Âge ; mais leur confrontation avec d'autres recueils de fables opposées, et surtout les annotations des savants du xvi^e et du xvii^e siècle ont fait justice des mensonges et des erreurs se rapportant à l'histoire générale. Les chroniques imprimées n'ont conservé de crédit pour leurs fables qu'en ce qui intéresse quelques vanités locales peu disposées à critiquer ce qui les flatte. Le temps est venu de purger notre histoire des traditions que la raison ne saurait avouer. Nous allons en attaquer quelques-unes sans ménagement, et en nous défendant de ce patriotisme mal entendu qui croit honorer son passé en abdiquant son intelligence actuelle. »

Ces considérations générales, dont la dernière est une pensée fort élevée, servent de préambule à la curieuse dissertation sur la mort

(1) *Bulletin de la Société Archéologique*. T. III, page 139. — M. Jouilleton est auteur de *l'Histoire de la Marche et du pays de Combraille*. M. Baraillon, ancien député de la Creuse, a publié, en 1806, des *Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains du centre de la France*.

de Richard-Cœur-de-Lion. Selon sa loyale manière de discuter, M. Dumazeau commence par réunir les récits des auteurs originaux qui font autorité, l'Auteur anonyme de l'*Histoire des rois francks*, Gervais de Cantorbéry, Roger de Hoveden, Rigord, et l'annaliste du Limousin le père Bonaventure de Saint-Amable. Tous, et même le docteur John Linguard, ont écrit que c'était par un motif de basse cupidité, et dans le but de s'approprier d'immenses trésors appartenant au vicomte de Limoges, que le puissant roi d'Angleterre avait interrompu sa marche militaire du Poitou sur la Normandie pour venir assiéger en personne la misérable tour de Chalus. M. Dumazeau, plus juste à l'égard de ce terrible homme de guerre, repousse cette ignoble accusation, et démontre jusqu'à l'évidence que Richard-Cœur-de-Lion, entraîné, il est vrai, par un sentiment tout aussi peu chrétien que celui de la cupidité, par la vengeance, se détourna sur le Limousin avec son armée de Brabançons, non comme un avide pillard, mais en suzerain outragé qui veut punir deux vassaux félons, le vicomte de Limoges et le comte d'Angoulême, qui venaient de se confédérer contre lui avec le roi Philippe-Auguste.

Il fallait que la conviction de M. Dumazeau sur ce point historique fût bien profonde pour qu'il se décidât à disculper de la sorte le plus impitoyable des dominateurs anglais dans l'Aquitaine. Mais il avait tant d'équité d'esprit qu'il disait constamment tout ce qui lui semblait être la vérité, malgré les vives blessures qu'auraient pu en recevoir ses préjugés d'honneur national et de patriotisme. Si toutes les vérités utiles à l'humanité avaient été dans la main de M. Dumazeau, il l'aurait ouverte au lieu de la fermer; car il portait haut et noblement la conscience de l'historien, et l'assimilait à celle du juré venant déclarer devant les hommes ses convictions telles qu'il les a. En effet enlevez aux lecteurs cette confiance à la bonne foi de l'historien, que leur restera-t-il? Des doutes, de continuelles velléités d'examen, c'est-à-dire des ténèbres, des incertitudes, des incrédulités.

C'est à dessein que nous nous sommes servi du mot patriotisme pour exprimer l'attachement vivace de M. Dumazeau pour les souvenirs traditionnels de l'ancienne Aquitaine. Il s'était singulièrement épris de l'histoire de cette grande contrée, dont le Limousin formait l'avant-poste; elle était comme la patrie de sa pensée d'antiquaire. Chez lui le sentiment du juste dominait les autres sentiments: aussi tout déplacement du droit traditionnel opéré par la violence lui semblait une coupable usurpation: il n'admettait pas que la force

heureuse dût prévaloir contre le droit, sans lequel il ne peut exister ni propriété privée ni administration publique.

« On révolterait notre monde civilisé, écrivait-il, si l'on racontait avec le cynisme des contemporains la longue et cruelle usurpation qui déposséda et détruisit la race de Clovis au profit de la race des Karls et des Pépins... Les Pépins firent un indigne abus du funeste principe de la mairie du palais.... Cette mairie absorba successivement toutes les attributions de l'autorité royale, et éteignit la royauté même par des moyens si habilement combinés qu'on les comprend à peine chez des hommes ignorants et barbares (1). »

Ainsi commence la dissertation sur Waïffre, le dernier prince d'Aquitaine de la race de Clovis, et sur la lionne de l'église de St-Sauveur à Limoges. Un peu plus loin nous lisons cette remarque si judicieuse : « La formation du royaume d'outre-Loire que possédait Alaric lorsqu'il fut attaqué par Clovis, et sur lequel régnait Waïffre, n'était pas purement accidentelle : elle était déterminée par des limites naturelles et par une grande conformité de mœurs, d'idomes et de traditions entre les divers peuples qui habitaient cette région. Les causes qui réunissaient ces peuples, et qui les séparaient de la Gaule septentrionale-orientale, étaient si nombreuses et si constamment agissantes que douze siècles ont à peine suffi pour les faire disparaître... Rien n'est mieux marqué dans notre histoire que la nationalité aquitanique (2). »

Il a été donné aux hommes de l'âge de M. Dumazeau d'assister, dans l'espace d'un quart de siècle, aux terribles épreuves que Bossuet appelle les extrémités des choses humaines. Sans doute c'est un triste et salubre spectacle que celui d'un grand peuple aux prises avec l'adversité ; mais n'est-il pas plus instructif et plus salubre de voir un grand peuple, croyant à sa force et s'y confiant avec ardeur et persévérance, défendre la sainte cause de la liberté et de la patrie, et en assurer le triomphe ? Pour tous les cœurs généreux, la haine de la domination étrangère est l'aliment du patriotisme ; et ce noble sentiment débordait par ce qu'il a de plus louable dans les écrits comme dans la pensée de M. Dumazeau. Vous venez de l'entendre, l'esprit vigoureusement aquitain, déplorer, à propos de la défaite de Waïffre, la perte de la nationalité aquitanique ; mais, lorsque les peuples d'outre-Loire, devenus Français de cœur vers la fin du XIV^e siècle, se mettent à résister à la domination

(1) *Bulletin Archéologique*, T. II, pages 65, 67.

(2) *Idem*, T. II, pages 69, 70.

anglaise, M. Dumazeau retrace avec une satisfaction vraiment patriotique le tableau de leurs continuels efforts d'affranchissement, et démontre que l'Aquitaine, malgré les victoires décisives d'Edouard III et du prince Noir, ne souffrit jamais qu'impatiemment et en frémissant leur domination et celle de leurs successeurs.

« Pendant le règne d'Edouard III, dit-il, l'Aquitaine s'éloigna du plus fort pour se rapprocher du plus faible, et protester pour le malheur contre la fortune. Elle se trouva française de sentiment après la funeste bataille de Poitiers, après le dernier traité de Breigny, et plus encore après la rupture de ce traité, rupture qu'elle provoqua elle-même..... Les procédés des Anglais avaient réduit l'Aquitaine à l'état de province conquise, et l'avaient profondément humiliée. Or l'humiliation n'abat pas une nation généreuse : elle l'irrite, et la pousse à l'insurrection... Le sentiment français se propageait, et acquérait de l'énergie en Aquitaine à mesure qu'il semblait se restreindre et s'affaiblir dans la France proprement dite. Quand la capitale de ce royaume se laissa gouverner par une faction anglaise; quand le petit-fils d'un roi de France, un duc de Bourgogne, eut assez oublié l'honneur de sa nationalité et de sa dynastie pour mettre la couronne de Philippe-Auguste sur la tête d'un roi d'Angleterre, l'Aquitaine recueillait avec amour le représentant de cette nationalité presque éteinte, le continuateur salique de cette dynastie déshéritée. Charles VII, chassé de la vieille France, passa la Loire, et trouva au-delà toute une France nouvelle (1). »

Nous ne nous lasserions pas de citer textuellement les écrits de M. Dumazeau, et vous, Messieurs, ne vous lasserez pas d'entendre ces citations, je le sais; mais je sais aussi qu'en toutes choses la sobriété est un mérite, et que je ne puis avoir droit à être écouté de vous avec indulgence qu'en évitant l'excès même dans le bien.

Il y a vingt ans, le jour où mourut l'auteur des *Révolutions du globe*, le grand Georges Cuvier, un de ses plus savants collègues, le géomètre Legendre, disait à l'Institut : *Voilà une mort qui nous rapetisse beaucoup*. Est-ce que, en présence du vide que la mort de M. Dumazeau fait au milieu de nous, Messieurs, vous ne seriez pas tentés de répéter ces mêmes paroles, plus expressives qu'un éloge officiel? Oui, la mort de M. Dumazeau nous rapetisse singulièrement; car aucun de nous, que je sache, n'a étudié aussi à fond que lui les temps mérovingiens et le moyen-âge; le moyen-âge, époque de compositions et de décompositions politiques, fournise

(1) *Bulletin Archéologique*, T. III, pages 36 et 37.

toujours en ébullition d'où la France est sortie débarrassée de ses langes féodales, une et unie monarchiquement, constituée en corps de nation, et fièrement armée de toutes pièces, comme la Minerve antique sortant du cerveau de Jupiter. M. Dumazeau considérait dans le moyen-âge l'origine du plus grand mouvement social qui ait eu lieu depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la révolution de 1789; il en savait l'histoire, il l'écrivait, il en parlait à la manière des bénédictins et selon la doctrine de son maître, M. Brial; il appartenait donc à la haute école des Sismondi, des Barante, des Guizot, des Augustin Thierry, des Michelet, esprits fermes, lumineux, sincères, qui ont retrouvé le plus d'anciennes vérités à la clarté de l'esprit de réflexion, à la lumière des événements et au flambeau de l'histoire.

M. Dumazeau, membre fondateur de notre Société Archéologique, était un des plus assidus à vos séances, et se montra tout de suite au nombre des collaborateurs les plus utiles à la rédaction du *Bulletin*. Dès qu'il prenait une obligation lui imposant une certaine quantité de travail, on pouvait être assuré qu'il aurait toujours le temps de le faire, et même il était rare qu'il ne l'eût pas terminé plus tôt qu'on ne le lui avait demandé : c'est qu'il possédait le plus riche fonds de connaissances, et qu'un seul jour d'un homme instruit est plus long que la plus longue vie d'un ignorant. D'après sa disposition d'esprit et la direction de ses études favorites, M. Dumazeau préférait les vieux livres et les vieux manuscrits aux livres modernes et aux pages un peu trop systématiques de Mably, de Dubos, de Thouret et même de Montesquieu. Dès qu'il faisait, dans ses lectures, la rencontre d'un personnage peu connu au moyen-âge, lui présentant un air de vie original, un caractère individuel tranché, il éprouvait pour ce personnage une véritable sympathie, et s'occupait aussitôt d'en retracer les traits et les actions. Il en était de même pour les événements, quelque peu importants qu'ils parussent au premier coup-d'œil; la couleur locale en histoire lui causait une émotion d'artiste, et il sentait le besoin d'en étudier curieusement les causes et les effets. Il travaillait de suite au même sujet, faisait des extraits de tout ce qu'il lisait, et y ajoutait ses propres réflexions : de là cette foule de longues annotations, de manuscrits, de mémoires, qui, destinés malheureusement à rester en portefeuille, manqueront à notre instruction.

M. Dumazeau avait reçu depuis peu de temps le titre de membre correspondant de l'Académie d'Archéologie de Belgique. Ce titre, qu'il n'avait point ambitionné, lui fut doublement précieux, puisqu'il

le dut à votre accord unanime : cette distinction lui vint , comme toutes celles que son mérite lui a attirées , sans qu'il les ait demandées ni recherchées ; on les lui donnait parce qu'on sentait qu'il était bon qu'il les eût.

Sa dernière maladie fut longue et douloureuse ; mais , comme il y a en réalité moins de maux pour ceux qui savent raisonner , il supporta les siens avec constance et résignation ; et même il les dissimulait par tendresse pour ses enfants , qui le soignaient avec un zèle pieux , et cette profonde inquiétude qu'on s'applique à cacher aux malades à force de dévouement et de calme ostensible. Chez M. Dumazeau l'esprit ne plia pas , le corps seul céda sous le poids des infirmités ; mais , aussitôt qu'il eut reconnu que sa faiblesse allait devenir un insurmontable obstacle au plein exercice de ses fonctions de magistrat , il songea à se retirer de sa compagnie , et à demander un successeur. Le décret du 4^{er} mars ne le surprit pas : il s'y attendait ; il l'attendit , et , bien loin d'en être affecté , il donna à cette mesure , en ce qui le concernait , une approbation sans réserve.

Les jours de l'homme sont comptés : au moment fatal , nulle science , nulle force humaine ne peut retarder notre dernière heure. Pour les hommes vertueux , la vie est un combat sans relâche : car le travail toujours , le travail partout est le champ d'honneur où ils doivent vivre , le lit d'honneur où ils doivent mourir. Aussi M. Dumazeau , infatigable pionnier de la pensée , et vaincu du temps selon l'expression de Malherbe , mourut comme chacun doit souhaiter de mourir , plein de jours et de bonnes œuvres , en chrétien humble et sincère qui soumet les lumières de sa raison aux saintes obscurités de la foi.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. GRELLET-DUMAZEAU.

GRELLET-DUMAZEAU (Jean-Baptiste-Michel), conseiller à la cour d'appel de Limoges , chevalier de la Légion-d'Honneur et membre correspondant de l'Académie d'Archéologie de Belgique , était né à Aubusson le 10 juin 1777. Son père , avocat au parlement , occupait dans la province de la Marche un des premiers rangs parmi les jurisconsultes , et avait ce qu'on appelle au barreau la haute

consultation. Sous le gouvernement républicain et sous le régime impérial, il fut juge au tribunal civil de Guéret, puis président du tribunal d'Aubusson jusqu'à sa mort, en 1807.

Il est rare qu'on sache quelque chose d'utile à rapporter de l'enfance et de la première jeunesse d'un homme; et cependant on raisonne en général de ce temps inconnu pour le reste de la vie. M. Dumazeau, après avoir terminé d'une manière distinguée le cours des études ordinaires, s'appliqua avec ardeur aux mathématiques, et même à l'architecture, pour laquelle il conserva toute sa vie une singulière prédilection. Aussi ferons-nous remarquer ce trait caractéristique en lui, c'est que l'inclination la plus forte et la mieux marquée l'avait d'abord poussé, pendant sa jeunesse, vers les arts et les sciences exactes; mais, à l'âge de trente ans, lorsqu'il devint magistrat, il montra tout de suite la maturité du savoir et l'ampleur de connaissances que ses fonctions comportaient.

Réquisitionnaire de l'an VI, il s'était vu obligé d'interrompre ses études de droit à Paris : son parent le célèbre navigateur Bougainville le fit incorporer dans le 2^e bataillon de la 4^{re} demi-brigade des canonniers de marine en garnison à Brest. Il n'y servit que dix-huit mois, ou plutôt il compta sur les registres de ce corps sans y faire de service actif; car M. de Bougainville, en l'envoyant à Brest, l'avait confié à deux de ses amis, le général d'Oraison, commandant de la place, et le contre-amiral Terrasson, chef militaire du port : ils lui firent obtenir, en l'an VIII, l'autorisation de se retirer en fournissant un remplaçant.

De retour à Paris, M. Dumazeau eut l'occasion et le bonheur de connaître M. Brial, ancien bénédictin de la congrégation de Saint-Maur : c'est dans sa conversation, et en suivant les conseils de ce savant antiquaire, qu'il prit le goût décisif des fortes études historiques, qui complètent si puissamment l'instruction des juristes; car la science des temps anciens, renfermant dans ses profondeurs les origines de toutes nos institutions nationales, tient à la science du droit moderne par des liens en quelque sorte maternels. A Brest, le spectacle du port, celui de la flotte et la société de quelques marins instruits avaient engagé M. Dumazeau plus avant dans l'étude des mathématiques : il chercha laborieusement à en faire une application aux machines de guerre; car, depuis la rupture du traité d'Amiens, les moyens de faciliter la guerre maritime étaient les préoccupations de tous les esprits. M. Dumazeau imagina un bateau-plongeur destiné à servir aux reconnaissances des côtes méridionales de l'Angleterre. L'idée était heureuse, dit-on, le plan bien conçu

et bien calculé; il l'adressa à l'Institut; et le célèbre Gaspard Monge lui répondit, le 26 thermidor an XII, qu'il se réservait de présenter lui-même le rapport relatif à cette utile et ingénieuse invention.

Nommé juge au tribunal d'Aubusson le 14 janvier 1808, M. Dumazeau hérita sans interruption et tout naturellement de la haute confiance que son père avait inspirée à ses collègues, et s'attira promptement l'attention des chefs du parquet et de la cour d'appel de Limoges. En 1809, on lui attribua les fonctions de juge d'instruction : il les a exercées pendant trente ans, et ne les a quittées que pour venir occuper un siège de conseiller à la cour royale de Limoges. Il mourut, dans cette ville, le 25 avril 1852.

L'exactitude de M. Dumazeau, son habileté et son inaltérable droiture lui avaient donné, au tribunal d'Aubusson et à la cour de Limoges, une autorité dont peu de magistrats ont joui de leur vivant au même degré que lui : travailleur infatigable, il savait néanmoins se ménager des loisirs occupés, et avait toujours du temps de reste qu'il employait à ses études favorites. Docte, profond et érudit, il ne croyait pas que, à raison de ses graves qualités, il pût se dispenser d'être un homme aimable dans le commerce du monde. Conseiller municipal de la ville d'Aubusson, membre du conseil général de la Creuse, et l'un des membres fondateurs de la Société Archéologique et Historique du Limousin, il en remplissait les obligations avec la même régularité de travail, et cette exactitude et cette diligence qui ne sont pas seulement d'une valeur réelle, mais qui ont aussi le mérite d'une précieuse politesse.

Ce fut sur la proposition de M. Thiers, ministre de l'intérieur, et comme membre du conseil général de la Creuse, que M. Dumazeau reçut la croix de la Légion-d'Honneur le 10 janvier 1835. Il l'avait précédemment refusée des mains du garde des sceaux d'alors, M. Persil; car il croyait avoir à se plaindre de ce ministre à cause d'un passe-droit commis à son préjudice dans l'ordre d'avancement de la magistrature.

M. Grellet-Dumazeau aimait la polémique des journaux par goût et par raisonnement; il estimait que, à une certaine époque, la presse quotidienne, sentinelle avancée de l'esprit public, était le meilleur moyen de propager les vérités utiles. « De cette manière, » disait-il en s'appuyant sur l'autorité du général Lamarque, les » mêmes idées frappent simultanément tous les esprits : elles y » germent, elles y grandissent, et forment à la fin cette opinion » publique dont l'influence est immense dans un gouvernement

» constitutionnel, ou même dans une nation qui reconnaît l'empire » des salons (4) ».

Aussi, dans l'intervalle de 1827 à 1835, il est peu de questions importantes qu'il n'ait traitées au moment où l'opinion publique les mettait à l'ordre du jour ; et beaucoup de ses articles ont eu l'honneur de soulever une rude controverse lorsqu'ils ont paru, soit à Paris, soit dans les journaux des départements.

M. Dumazeau a publié plusieurs brochures, les unes politiques, les autres de droit administratif et de droit civil :

1° *Essai sur la Souveraineté*, qui a eu pour contradicteurs les rédacteurs de la *Gazette de France* ; et particulièrement le comte de Saint-Roman, pair de France (Paris, chez Paulin, 1834) ;

2° *Du partage des Communaux dans le département de la Creuse* (Aubusson, chez Bouyet, 1834) ;

3° *Du Bail à métairie perpétuelle* (Limoges, chez Ardillier) ;

4° *Des phases de la Dot* (Limoges, chez Ardillier, 1848).

Il a laissé en portefeuille un manuscrit très-précieux : *L'Aide-Mémoire du président des cours d'assises*. D'après l'opinion des magistrats qui l'ont lu attentivement, il est regrettable que la cour d'appel de Limoges n'en ait pas déjà provoqué l'impression.

Comme membre de la Société Archéologique et Historique, M. Dumazeau a fait insérer dans le Bulletin plusieurs mémoires fort curieux :

1° *Sur la mort de Richard-Cœur-de-Lion* ;

2° *Sur Waïffre, duc d'Aquitaine, et sur la lionne de l'église de St-Sauveur, à Limoges* ;

3° *De la Domination anglaise sur certaines provinces d'outre-Loire* ;

4° *Recherches historiques sur les idiomes vulgaires du moyen-âge dans les Gaules*.

Saint-Léonard (Haute-Vienne), 29 juillet 1852.

Bon GAY DE VERNON.

(4) *Mémoires du général Lamarque*, T. II, page 128.



L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE,

PAR M. FÉLIX DE VERNEILH (1).



Notre collègue et compatriote M. Félix de Verneilh vient de publier un de ces ouvrages qui font époque dans l'histoire de la science. Déjà un des maîtres, M. de Caumont, proclame que cette publication, la plus importante qui ait été faite depuis plusieurs années par son sujet et sa forme, est un événement archéologique. Nous venons de relire ce travail considérable, dont nous connaissions déjà le progrès et les conclusions. Nous sera-t-il permis d'en signaler à l'avance les résultats?

S'il est une étude curieuse entre toutes, c'est certainement l'étude de la formation des langues. Un idiome national s'altère et se dissout lentement; par l'introduction d'éléments nouveaux, un nouveau langage se fixe peu à peu en s'épurant : qui ne voit, à travers cette dissolution, le travail de la formation d'une société nouvelle? Mais, si la philologie possède en ces matières des données positives, trop souvent elle se meut dans un demi-jour qui lui permet de se payer de vraisemblances, et restreint ses conclusions à de simples probabilités.

Le langage scientifique a plus de précision. Formé le plus souvent à *priori* par les maîtres, il reste, en dernier lieu, plein d'exactitude. Tout le monde peut en suivre les changements, et chaque modification est un progrès. M. F. de Verneilh aura ce bonheur : il va fixer le sens du mot *byzantin* appliqué à l'architecture. Quelques mots d'explication deviennent nécessaires.

L'histoire de l'art, de ses formes et de ses procédés est demeurée long-temps sans écrivain. Les époques qui produisent n'écrivent guère. Chose étrange en ce sujet! tous les auteurs, y compris le moine Théophile, sont arrivés à une époque de transition, et partant d'incertitude. A la renaissance, en ce temps où l'art italien fit invasion en France, le dédain de notre art national faisait fermer les yeux sur ses beautés originales. D'un seul mot tout l'art intermédiaire entre l'empire romain et le milieu du *xvi^e* siècle se trouva proscrit. On nommait *gothiques*, au *xviii^e* siècle et avant, tous les

(1) Un volume in-4° de 320 pages, orné de 22 magnifiques gravures, à Paris, chez V. Didron, librairie, rue Haute-Feuille, 13.

Cet article a été lu le 19 juillet à la séance de la Société Archéologique.

monuments de cet âge, aussi bien ceux construits selon le cintre et l'arcade romaine que ceux qui avaient pour principe les combinaisons ogivales.

Le mot *gothique* voulait dire laid, absurde, barbare; en perdant sa signification propre, il était devenu une injure comme le mot *jésuite*. Mais l'épuisement du terrain antique, l'influence d'un romancier anglais, peut-être la Restauration, d'autres causes plus élevées et non moins puissantes, tournèrent l'attention vers les monuments de notre pays. Il suffit alors d'ouvrir les yeux pour reconnaître que tous les monuments groupés sous la commune dénomination de *gothiques* appartenaient à deux classes bien distinctes : les uns, plus anciens, plus lourds, plus massifs, étaient voûtés en berceau. Le cintre dominait dans la courbe des baies et des voûtes; les murs fortifiés, ou non, portaient toute la construction supérieure; l'ornementation y avait souvent une physionomie antique ou exotique. Les autres, plus légers, plus évidés, plus étendus, avaient pour caractère apparent l'emploi d'un arc aigu, formé de deux segments de cercle, dans les portes, les fenêtres et les voûtes. Leur système de construction reposait sur une donnée entièrement nouvelle, qui affranchissait les murs en reportant toute la poussée des voûtes sur quelques points fortifiés. Moulures et ornements, piliers et feuillages, tout y était nouveau, tout s'y produisait avec des formes jusqu'alors inconnues.

Toujours généreux, et, en leur qualité de Français, toujours disposés à faire aux étrangers les honneurs de leur pays, les écrivains de ces premiers jours attribuèrent bien vite les monuments anciens aux Lombards, aux Saxons et aux Byzantins. Quant à l'architecture plus élégante des derniers temps, elle était revenue de la croisade, après avoir été empruntée aux Arabes ou aux Sarrasins.

Sans doute l'ogive se retrouve dans les monuments arabes : mais l'ogive n'est ni le principal ni le premier caractère des monuments élevés en style ogival. Elle est souvent absente des fenêtres et des voûtes dans une foule de monuments de la première époque. Par exemple, toutes les fenêtres des églises limousines au *xiii^e* siècle sont fermées par un demi-cercle ; et au contraire, dans les premiers âges, l'ogive se montre, dans la même province, dans presque tous les bas-côtés et dans les grands arcs des voûtes. La question n'est donc pas de savoir qui le premier a employé l'ogive, puisqu'on la trouve partout, même dans les tombeaux des rois de Juda; elle se réduit à constater par quel peuple a été imaginé, en quelle province a été employé pour la première fois le style nouveau, où l'ogive tient

sans doute une place considérable, mais dont elle n'est qu'un des éléments. A cette question ainsi posée les faits ont répondu d'une manière concluante : le système ogival est né à Paris, ou près de Paris, dans l'Ile-de-France, dans le dernier tiers du ^{xiii}^e siècle.

Les Sarrasins ou Arabes n'ont imaginé qu'un système d'ornementation : ils n'ont pas d'architecture propre ; leurs ogives diffèrent essentiellement des nôtres. La mosquée de Grenade et l'Alhambra n'ont rien de la construction ogivale. On ne saurait donc donner le nom de sarrasins ou d'arabes à des monuments pour lesquels les Arabes n'ont fourni aucune forme, aucune indication.

Dans un précédent travail, M. de Verneilh, a mis en relief cette conclusion : il a même réduit les étrangers à leur rôle de copistes ou d'imitateurs. Grand nombre d'écrivains, d'après un savant illustre, M. Boisserée, voulaient voir dans la cathédrale de Cologne le prototype, le modèle inspirateur des édifices en ogive. Cet édifice colossal a été, malgré son étendue, replacé à un rang secondaire. Son chœur, la partie ogivale la plus ancienne, reproduit le plan, la disposition et même l'ornementation des chœurs d'Amiens, de Beauvais et de Limoges, et ces édifices lui sont presque tous antérieurs.

Le langage archéologique reste dont scientifiquement fixé en ce point. L'architecture ogivale gardera ce nom, parce que l'ogive en est le caractère le plus apparent ; mais on ne l'appellera plus ni sarrasine ni arabe. L'ogive n'est pas revenue de la croisade, comme l'a dit spirituellement un poète elle y est allée : j'en atteste les monuments nombreux que les croisés ont construit en style ogival à Rhodes, dans l'Ile de Chypre, dans la presqu'île asiatique, et dans toute la Terre-Sainte. M. Félix de Verneilh tient un rang des plus honorables dans la petite légion de savants qui ont mis ce fait en lumière.

Reste l'architecture antérieure au gothique. Déjà l'histoire prouvait qu'ils étaient de beaucoup postérieurs aux peuples auxquels on avait voulu les attribuer ; M. de Caumont avait, avec raison, proposé de leur donner le nom de *roman*, de même que les langues du midi de l'Europe avaient été appelées romanes parce qu'elles s'étaient formées des éléments altérés du langage romain. Cette appellation ingénieuse n'avait pas prévalu sur tous les points. Ils n'étaient pas rares les antiquaires qui conservaient à ces édifices le nom de byzantins ou de romano-byzantins. L'ouvrage de M. de Verneilh fera cesser cette confusion.

Le nom de byzantin sera désormais uniquement attribué aux édifices évidemment inspirés de Byzance ou de Sainte-Sophie. On les

reconnaitra aux caractères suivants : 1^o voûtes uniquement formées de coupoles sphériques inscrites dans des carrés dont les angles sont rachetés par des pendentifs qui sont eux-mêmes des portions de sphère ; 2^o absence d'appui extérieur ; 3^o rareté de l'ornementation sculptée, remplacée presque toujours par des peintures.

Ces édifices, peu nombreux, forment une école qui a son centre et son point de départ près de nous, à Périgueux, et dont nous avons un type voisin à Solignac. Nous ne saurions, en quelques lignes, analyser convenablement le travail profond et patient qui amène cette conclusion en 300 pages remplies de faits précis et d'études aussi profondes qu'étendues. M. Félix de Verneilh recherche le point de départ de cette école orientale, et décrit sa filiation. Saint-Front de Périgueux, merveilleuse copie en matériaux français de Saint-Marc de Venise, reproduit sa disposition, toutes ses formes et jusqu'à ses dimensions, le pied italien se trouvant traduit en pied français. Il faut lire dans l'ouvrage même les indications au moyen desquelles notre patient collègue suit l'influence de ce type, et le montre dégénérant d'âge en âge jusqu'au xiii^e siècle, et survivant encore en quelques monuments à travers les formes ogivales.

Grâce à ce travail remarquable, on saura donc désormais :

- 1^o Ce qu'il faut entendre par style byzantin ;
- 2^o En quoi le style byzantin diffère du style roman ;
- 3^o Comment une école byzantine d'architecture s'est établie en France ; à quelle époque ; quel est son point de départ ; quelle est l'étendue de son action.

Pour arriver à des conclusions si précises une immense lecture n'a pas suffi. Les monuments de notre Aquitaine ont été analysés sur place, pour la plus grande partie, par M. de Verneilh, avec la patience d'un anatomiste. Peu d'architectes, même parmi les plus instruits, ont pénétré si avant dans les lois de la construction à tous les âges. Et tous ces résultats si patiemment obtenus se produisent, avec les qualités toutes françaises d'une grâce et d'une urbanité exquises, en un style aussi rapide qu'élégant. Nous ne disons rien des côtés matériels de cette publication. Le papier, l'impression, le tirage, rivalisent avec les plus magnifiques publications étrangères, et, sur plusieurs points, leur sont supérieurs. Tout le monde sait que Mackensie venait en France animer ses magnifiques dessins par des *bons-hommes* dus au crayon de l'antiquaire Langlois. Les planches nombreuses dues à la collaboration fraternelle de M. Jules de Verneilh et au crayon brillant de M. Gaucherel n'ont pas besoin d'un secours étranger. On y retrouve unies, à un rare degré, la fidélité

archéologique des détails, la finesse du burin et une légèreté spirituelle qui n'appartiennent qu'à notre pays. Nous qui connaissons l'autre travail que vont publier ces deux artistes, nous ne pouvons que féliciter le Périgord d'être si bien servi par un Limousin, et nous nous recommandons à ces crayons aussi rapides qu'ingénieux.

Limoges, 11 juin 1852

TEXIER,

Supérieur du petit séminaire du Dorat.

Nous empruntons aux « Annales Archéologiques » de M. Didron l'article suivant, dont le savant rédacteur accompagne l'annonce, faite par M. de Verneilh, de l'ouvrage sur l'*Architecture byzantine en France* :

Je demande à M. de Verneilh la permission d'ajouter quelques phrases à son travail, pour signaler, d'une part, la planche qui accompagne son article, et, de l'autre, la mise en vente du volume préparé depuis plus de dix ans.

Un jour, vers 1840, j'apportai à l'une des séances du Comité historique des arts et monuments le dessin de M. Jules de Verneilh, d'après lequel a été gravée la planche qui représente l'ensemble de Saint-Front. Sur le dessin, pas de lettre, pas de légende qui indiquât la contrée, le pays où se trouvait le curieux édifice. Vers l'apside, sur le territoire incliné qui descend à la rivière, M. Jules de Verneilh avait profilé un arbre dont le port offrait un faux air de palmier. A la vue de ces énergiques coupes qui couronnent le monument byzantin, plusieurs membres du Comité, principalement M. Victor Hugo, le poète des *Orientales*, me demandèrent dans quelle partie de la Grèce, dans quelle ville de l'Asie était élevé cet important édifice, plus bossu que ne l'est Sainte-Sophie de Constantinople elle-même. D'abord je fis semblant de ne pas entendre, pour laisser courir les imaginations. L'un des membres, célèbre voyageur en Orient, croyait avoir vu ce monument même, ou du moins un monument tout-à-fait analogue, au Caire; un autre pensait y être entré à Brousse ou peut-être à Trébizonde, à moins que ce ne fût à Constantinople; un troisième s'imaginait l'avoir esquissé à Damas, et promettait déjà d'apporter, à la première séance du Comité, les croquis faits par lui dans une de ses expéditions d'art et d'archéologie. Comme on s'inquiétait; comme on voulait savoir enfin à quoi s'en tenir, je répondis à M. Victor Hugo et aux autres membres byzantins du

Comité que ce monument n'était ni au Caire, ni à Brousse, ni à Trébizonde, ni à Constantinople, ni à Damas, mais tout simplement en France, à Périgueux, dans le chef-lieu du département de la Dordogne. D'abord on me regarda comme un homme à qui la langue fourche, et qui se trompe de ville et de pays; mais je répétais mon assertion avec une telle assurance qu'il fallut bien s'y rendre.

L'étonnement du Comité fut au comble; car, pour la première fois on apprenait que nous possédions en France un véritable monument oriental. Le palmier était bien un peu inventé; mais le monument existait complètement, en chair et en os (qu'on me permette cette expression), dans la ville de Périgueux. Cette anecdote, parfaitement authentique, n'est pas encore oubliée des membres du Comité; de temps à autre, ainsi que M. le baron de Guilhermy le faisait récemment, on la rappelait à nos séances.

On voit par là combien Saint-Front est un vrai monument byzantin, et combien nos abonnés doivent remercier MM. Félix et Jules de Verneilh de mettre sous leurs yeux non-seulement un aussi beau, mais aussi curieux dessin; car nous estimons que cette planche d'aujourd'hui doit compter parmi les plus notables de notre recueil.

Voilà donc le monument dont M. Félix de Verneilh a fait l'histoire complète. Ce livre, important au même titre que Saint-Front, l'église mère, et que la série des autres églises issues de Saint-Front, a pour titre : *L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE*. Il se divise en deux parties. La première est une *monographie* complète de Saint-Front; la seconde, une *statistique monumentale* des églises à coupoles de la France. Au surplus, comme l'énoncé des chapitres en dira plus que nos réflexions, en voici les titres :

1^o *MONOGRAPHIE DE SAINT-FRONT*. — Analogie de Saint-Front de Périgueux et de Saint-Marc de Venise. — Description de Saint-Front. — Clocher et grand porche. — Construction et décoration. — Sculptures et peintures. — Sépulcre de Saint-Front. — Eglise latine de Saint-Front. — Cloître et monastère. — Ancienneté de Saint-Front et colonie vénitienne à Limoges. — Restauration de Saint-Front.

2^o *EGLISES A COUPLES*. — Considérations générales. — Saint-Etienne et Saint-Silain de Périgueux. — Monuments à coupoles du Périgord : abbayes, prieurés, églises paroissiales. — Eglises à coupoles de l'Angoumois et de la Saintonge : cathédrale d'Angoulême, Saint-Liguaire de Cognac, église de Bourg-Charente, cathédrale de Saintes, etc. — Eglises à coupoles de Cahors, Souillac, Solignac, Saint-Emilion. — Eglises à coupoles, mais non byzantines, du Puy-

en-Velay, de Saint-Hilaire de Poitiers, de Loches. — Style plantagenet : églises à coupoles de Fontevault, de Saint-Maurice d'Angers. — Conclusion.

Dans la conclusion, M. de Verneilh résume les résultats acquis par ses recherches, en montrant que l'influence byzantine sur la France est considérable, mais exceptionnelle, et qu'elle s'est toujours manifestée très-nettement. Il prouve que, là où cette influence a existé réellement, on peut la prouver au lieu de l'affirmer, comme on l'a fait à tort et à travers.

Vingt grandes planches hors du texte, et quelques bois dans le texte, illustrent et complètent les 346 pages dont ce volume est composé. Ces gravures représentent Saint-Front en plan, coupes, élévations, ensembles et détails. Le plan et une coupe de Saint-Front sont mis en regard de ceux de Saint-Marc, comme on pose une fille devant sa mère pour constater les points de ressemblance. A la statistique des églises françaises à coupoles sont joints les plans, coupes, élévations, vues, perspectives des églises de Saint-Jean de Cole, Saint-Avit-Sénieur, Solignac, Boschaud, Fontevault, Saint-Etienne de Périgueux, Souillac, Bourdeille, Peaussac, Pauuat, Trémolac, le vieux Mareuil, des cathédrales d'Angoulême, d'Angers, de Cahors et du Puy.

Cette remarquable publication, aussi neuve et originale qu'elle est importante, paraît en même temps que cette livraison des *Annales*. Le format en est in-4°, texte et planches ; les caractères et le papier sont exactement ceux des *Annales Archéologiques*. C'est un beau volume de plus que mon frère vient d'ajouter au fond de sa librairie archéologique de la rue Hautefeuille. Le prix en est de 20 francs, comme celui des *Annales* elles-mêmes.

DIDRON aîné.

(*Annales Archéologiques de Didron, mars et avril 1852.*)



AMPHITHÉÂTRE (ARÈNES) DE LIMOGES.

Vous avez choisi, Messieurs, pour le sujet de vos dissertations dans cette séance l'amphithéâtre de Limoges : mon devoir est donc de rappeler à votre mémoire toutes les vicissitudes de ce monument depuis sa fondation jusqu'à l'époque de l'ouverture de la rue à laquelle il a donné son nom. Les travaux de cette rue en mirent au jour les vestiges, ensevelis pour long-temps sous la terre de la partie occidentale de la place d'Orsay.

Pour l'intelligence du plan et des termes qu'il me faudra employer, vous me pardonnerez, j'espère, Messieurs, une rapide digression sur les amphithéâtres romains.

Ces monuments devaient être très-considérables, à en juger par les diverses parties dont ils étaient composés.

L'amphithéâtre était formé de deux théâtres en demi-cercles réunis, et son nom signifiait un lieu d'où les spectateurs, rangés circulairement, voyaient également bien de deux côtés opposés : aussi les Latins le nommaient-ils *visorium* : *Amphitheatrum quasi in unum juncta duo visoria rectè constat esse nominatum*, dit Cassiodore. Cet auteur ajoute que, quoique le dehors en fût quelquefois parfaitement rond, l'intérieur était toujours de forme un peu elliptique, afin que les nombreux spectateurs pussent voir plus facilement les jeux et les spectacles qu'on y donnait (1).

Le nom de *cavea*, qu'on donna dans le principe, du latin *cavus*, *creux*, n'exprimait par la suite que le dedans ou le *creux* formé par les gradins en cône tronqué, dont la surface la plus petite, celle qui était au-dessous du premier rang de gradins et du *podium* (mur d'enceinte intérieur) s'appelait l'arène, parce que, avant de commencer les jeux de l'amphithéâtre, on y répandait du sable.

Autour de cette enceinte, fermée, dans toute la circonférence de l'arène, par un mur de quatre à cinq mètres de hauteur, étaient des loges ou voûtes, *caveæ*, qui renfermaient les bêtes destinées à combattre : on les nommait aussi *cryptæ*, *carceres*, *fornice*s et *specus subterranei*. Au-dessus de ces loges, dont les portes (*portulæ*) se prenaient dans le mur d'enceinte, était pratiquée une avancée ou saillie en forme de quai nommé *podium*, qui ressemblait à une longue tribune ou péristyle circulaire.

(1) *Ovè speciem ejus arena concludens ut concurrentibus aptum daretur spatium, et spectantes omnia faciliùs viderent.*

Au premier rang de sièges, orné de colonnes et de balustrades, s'asséyaient les consuls, le préteur, ainsi que l'*édileur* du spectacle, les magistrats et les vestales, qui avaient aussi le privilège du *podium*. La loge de l'empereur s'appelait *suggestus*. On garnissait de coussins les sièges de l'édile, des sénateurs, des chevaliers et des vestales.

A partir de ce lieu, trois autres rangs de sièges s'élevaient en gradins jusqu'au sommet de l'édifice, collines des sièges, *colles subselliorum*; ils étaient coupés par des allées circulaires, *præcinctiones* ou *baltei*, laudriers, *diazoma*, *cingula*, ceintures, dont elles affectaient la forme. Des escaliers pratiqués de distance en distance entre les étages portaient le nom de *scalaria*, *scalæ*; et l'espace compris entre eux, *euneus*, coin à cause de leur forme angulaire. Les intervalles entre chaque rang de sièges se nommaient *viæ*, voies, et les corridors qui correspondaient aux portiques extérieurs, *aditus*.

Les *vomitoria*, suivant Macrobe, étaient les avenues ou portes percées au haut de chaque escalier : on y arrivait du dehors par des voûtes couvertes; une porte particulière, *porta libitinensis*, porte de mort, servait à enlever les gladiateurs mis hors de combat; par les *foramina* on emportait les malades.

Pour préserver le public de la fureur des éléphants, tigres, panthères, léopards, lions et autres bêtes féroces, qui firent quelquefois irruption sur les spectateurs, on entourait l'arène de filets de treillis, ou de fossés pleins d'eau nommés *euripes*.

On ne se plaçait pas indistinctement à l'amphithéâtre. Chaque condition avait son quartier, et les *designatores*, *locarii*, maîtres des cérémonies, se chargeaient d'assigner à chacun sa place. Celle des ambassadeurs étrangers était près de la loge de l'empereur; les chaises curules des sénateurs occupaient les premiers rangs de l'orchestre à la suite, et les chevaliers, les quatorze rangs suivants; puis venait le peuple, qui s'asséyait sur les *popularia*, degrés de pierre. Dans les pays chauds, on tendait au-dessus de l'assemblée des toiles ou des étoffes de soie et de pourpre pour la préserver de la chaleur excessive ou de la pluie.

La partie supérieure de l'amphithéâtre était composée de *portiques*, et d'une espèce d'esplanade où les femmes et les gens vêtus de deuil se plaçaient; on nommait *cathedræ*, chaises, les places réservées, dans les anfractuosités des murs, aux femmes des citoyens romains ou du peuple.

L'amphithéâtre était toujours consacré à une divinité dont l'autel s'élevait au milieu de l'arène.

En rappelant que Rome maîtresse du monde ne posséda d'abord qu'un amphithéâtre de bois construit par Scribonius-Curion ; que Jules-César lui-même n'employa que cette matière peu durable pour celui qu'il édifia, l'an 707 de Rome (47 avant J.-C.), dans une circonstance particulière ; que Statilius-Taurus, sous Auguste, n'en bâtit un de pierre qu'en l'année 728 (26 de notre ère) ; et que le Colysée fut commencé par Vespasien, et inauguré par Titus, son fils, l'an 833 de Rome (80 de J.-C.) ; nous détruirons sans réplique les prétentions de ceux qui attribuent à Duratius Méménion, fils de Sédulix, chef des Lemoviques, la fondation de l'amphithéâtre de Limoges.

Les vieux chroniqueurs et ceux qui les ont copiés ont confondu ce monument avec le théâtre dont il embellit la ville de sa résidence en même temps qu'il construisait (s'il faut en croire les chroniques manuscrites) le palais proconsulaire et ses somptueux jardins, le pont *Julius*, le *forum* dédié à Auguste, le palais de plaisance de *Cruciacum* (Crochat), les Thermes d'*Evahon* (Evaux), etc.

Lemovicum, que nos vieux historiens représentent comme une ville florissante et très-peuplée, triple par son étendue de ce qu'elle était de leur temps, ne pouvait néanmoins avoir vu élever sur son territoire un monument d'une aussi grande importance qu'un amphithéâtre lorsque Rome n'en avait pas, ou venait à peine d'en avoir un provisoire.

Nous devons penser que cette erreur est une suite du sentiment honorable qui porte tous les néophytes de la science, les historio-graphes *topiques* si l'on peut s'exprimer ainsi, à doter leur pays de monuments de toutes sortes, en tombant dans l'écueil où s'exposent les panégyristes passionnés.

Pour ne parler que de nos contrées, après avoir reconnu les ruines des amphithéâtres de Bordeaux, Saintes, Poitiers et Périgueux, celles d'Argenton, Tintignac et Chassenom nous ont paru très-contestables. Un amphithéâtre suppose un centre très-considérable de populations adonnées aux habitudes du luxe, aux divertissements publics et aux représentations dramatiques. On a pu prendre, dans les localités moins importantes, les ruines des cirques, qui servaient à la fois de place publique ou de marché, de *forum* pour les assemblées populaires, les réunions municipales ou commerciales, pour celles d'arènes de gladiateurs ou d'amphithéâtres.

Les médaillons d'Hadrien trouvés sous les piles des arènes lors de leur destruction ont fait penser que cet empereur avait édifié l'amphithéâtre limousin ; quelques-uns font honneur de sa fonda-

tion à Trajan, pour avoir mal lu les légendes qui portent *Trajanus Hadrianus*; d'autres enfin sont d'avis qu'Antonin-le-Pieux y fit travailler.

L'opinion la plus plausible serait celle qui établirait qu'Hadrien a commencé ce monument, et qu'Antonin-le-Pieux le termina. En effet, l'an 447, la première année de son règne, Hadrien prit sur ses monnaies, suivant l'usage, le nom de son père adoptif Trajan joint au sien. Antonin prit de même, l'an 438, par les mêmes raisons, le nom d'Hadrien qui figure sur ses médailles avec ses autres noms plus ou moins abrégés : l'interprétation de ces légendes, réduites souvent à de simples initiales, a causé ces erreurs.

On a découvert, outre les médailles d'Hadrien citées par M. Allou, un ou deux grands bronzes de cet empereur sur l'emplacement des arènes, ainsi que des bronzes de Néron, de Faustine et de Géta, auprès d'un vase de bronze antique, en 1830. Les médailles d'Antonin-le-Pieux sont encore plus communes à Limoges : il en a été trouvé plusieurs du grand module sous les fondations des anciennes tours de la porte Boucherie (rue du Collège). L'historien Spartien constate que cet empereur répara et éleva de nombreux édifices dans les diverses provinces de l'empire romain. L'auteur de cet article a recueilli à Limoges près d'un millier de médailles d'Antonin, de Faustine, sa femme, ou de son fils adoptif, dont la meilleure partie, le choix, est au musée (1). Il n'y a donc aucune témérité à appuyer l'hypothèse qui lui fait honneur de l'achèvement de notre amphithéâtre : hypothèse qui serait encore fortifiée si l'on adopte comme authentique l'inscription sur marbre que Beaumesnil dit avoir vue, à Rome, chez M. de Troy, directeur de l'école française de peinture et de sculpture.

Cette table de marbre avait un mètre de largeur sur un peu plus d'un mètre de hauteur, et paraissait être un fragment d'une sorte de catalogue des amphithéâtres élevés par les empereurs. Les deux inscriptions qui y étaient gravées se rapportaient aux arènes de Limoges et de Nîmes, ville natale d'Antonin; une seule ligne appartenait à une troisième inscription. L'inscription concernant l'amphithéâtre de Limoges, mal transcrite dans quelques parties par Beaumesnil, qui paraît avoir été peu familier avec la langue latine; mal traduite par M. Allou, qui débutait dans l'étude de l'archéologie; cette inscription, disons-nous, a été amèrement critiquée, et même

(1) Il serait fort étonnant, mais non impossible, que ces médailles provinssent des paiements faits pour les travaux de notre monument.

taxée de fausseté par M. Prosper Mérimée, choqué du non-sens des mots *arenæ ædificatæ* de la version de M. Allou.

Personne ne porte plus de respect que nous à M. Prosper Mérimée, et n'admire davantage son esprit et son savoir; mais nous sommes persuadé aussi qu'il ne repousse pas une discussion consciencieuse, et qu'il ne désapprouvera pas les objections qu'on pourra lui faire.

Nous nous permettrons donc de demander comment Beaumesnil, qui avait soixante ans lorsqu'il vint à Limoges, où il resta peu de temps, après avoir mené une vie nomade, se serait épris tout-à-coup d'un amour désordonné pour Limoges et le Limousin au point de se rendre faussaire et imposteur en fabriquant une inscription en faveur des arènes limousines? Quel intérêt avait-il à se rendre coupable de cette supercherie?

Beaumesnil était-il assez savant en archéologie, lui qui estropie les noms latins, qui écrit *Sylvanus* pour *Silanus*, *Julius* au lieu de *Junius*, *Augustorum* pour *Augustoritum*, et prend une monnaie franque mérovingienne avec des caractères latins pour une médaille gauloise à légende phénicienne, était-il assez savant pour composer une inscription latine? Car il faut une certaine connaissance de la numismatique et de la paléographie pour créer des médailles et des inscriptions fausses, comme on l'en accuse.

Beaumesnil, qui, par suite de son goût pour le dessin des monuments, parcourut la France et les pays étrangers, aurait eu de meilleures occasions de se livrer à sa fantaisie de créateur d'inscriptions.

Nous demanderons donc à M. Mérimée, et à vous, Messieurs, si, moyennant une meilleure lecture, et sans aucun changement notable dans son texte, cette inscription n'offrira pas les caractères de l'authenticité :

IMP. CAES. DIVO TIT. AEL. HADRIANO ANT.
 DIVI TRAIANI PARTHICI MAX. FIL.
 DIVI NERVAE NEPOTI AVG. PONT.
 MAXIM. PP. TR. P. II. COS. I.
 ARENAE LEMOV. AEDIF. LEG.
 XX ET LEG. XIII PER. P. M. II.
 D. D°.

En développant l'abréviation ANT., sur laquelle MM. Duroux et Allou ont passé trop légèrement, nous joignons le nom d'Antoninus à son prénom *Titus*, qui ne fut jamais celui d'Hadrien, appelé *Publius*; en expliquant l'abréviation AEDIF. par le mot entier

œdificium, qui remplacera *œdificatæ* ou *œdificatas*, expressions si déplaisantes pour M. P. Mérimée; en interprétant aussi les sigles P. M. II., traduits jusqu'à présent par *pedum mille duo* ou *duo millia pedum*, traduction insoutenable; en l'interprétant, disons-nous, par *per menses duos*, ce que la science n'interdit pas, on pourra lire dans une version française l'inscription en ces termes : « L'empereur César- » Auguste *Titus-Ælius*-Antonin, souverain pontife et père de la » patrie, a dédié au divin Hadrien (1), fils du divin Trajan, » Parthique et très-grand, petit-fils du divin Nerva, l'édifice de » l'arène de Limoges terminé par les légions XX^e et XIII^e dans » l'espace de deux mois, la première année de son consulat, la » seconde de sa puissance tribunitienne : » ce qui correspond à l'an 892 de Rome, 139 de Jésus-Christ. Ces deux légions, dont on sait les noms par d'autres sources, s'appelaient la *Valeria Victrix*, et la *Martia* ou *Martiale*, deux appellations familières au pays limousin.

On a voulu objecter que ces deux légions n'auraient pu, en si peu de temps, terminer ce grand travail. La réponse est facile : savons-nous à quel point d'achèvement Hadrien, qui régna 21 ans, le laissa à son fils adoptif et successeur? Rappelons-nous aussi que deux légions, fortes, à cette époque, de six mille six cents hommes chacune, pouvaient faire en deux mois bien de l'ouvrage. L'histoire nous apprend qu'Hadrien visita toutes les provinces de son vaste empire : les médailles en font foi ; leurs légendes *adventui* et *restitutori Galliarum*, prouvent qu'il vint dans la Gaule. Nous avons vu qu'Antonin, gaulois d'origine, s'occupa tout particulièrement de fortifier et d'embellir les villes de son pays. Tout se réunit donc pour confirmer l'hypothèse qui attribue à ces deux empereurs la fondation et l'achèvement de l'amphithéâtre de Limoges.

Les mots *œdificium arenæ* ne plaisent pas à quelques personnes, qui n'en donnent pas la raison. Nous ne pouvons que leur indiquer les textes de Juvénal, d'Horace, de Martial, de Pline et de Florus, qui emploient le mot *arena* dans le sens d'amphithéâtre. Juvénal, en citant le monument de la ville d'Albe, l'appelle *albana arena* ; Pline dit *in arenâ meâ*. Les meilleurs dictionnaires anciens et nouveaux, depuis celui de Barbon de 1754, jusqu'à celui de MM. Quicherat et Daveluy, ainsi que leur *Thesaurus poeticus latinus*, s'accordent tous à donner *arena* comme synonyme d'*amphitheatrum*.

(1) Hadrien fut en effet déifié, et nous avons des médailles de sa consécration ou apotheose.

La date de l'amphithéâtre étant établie autant que les probabilités, après dix-sept siècles écoulés, peuvent permettre de le faire, nous passerons à la description de ce monument.

Un pieux et savant ecclésiastique, l'abbé Cluzeau, a conservé des dessins précieux, et fait, sur ce sujet, des recherches importantes; car c'est toujours par les *clercs*, comme on les appelait autrefois, que la science archéologique a été cultivée à Limoges avec le plus de zèle et d'intelligence. Aux noms des abbés Cluzeau, Nadaud et Legros, de dom Colomb, dom Duclou, dom Poncet, Vitrac, Devoyon, Masbaret, etc., nous pourrions joindre avec honneur ceux d'autres savants ecclésiastiques s'ils ne siégeaient tous les jours parmi vous.

Les anciennes arènes de Limoges étaient construites, suivant la coutume romaine citée par Tacite, livre XXIII, hors de l'enceinte de la ville, à l'occident de la citadelle ou acropole, sur une éminence; les pierres de granit dont elles étaient bâties auraient été tirées, écrit l'abbé Cluzeau, de carrières situées entre Mortemart et les montagnes de Blond. Ce laborieux érudit compara les matériaux des démolitions faites par M. d'Orsay avec les pierres qu'il reconnut aux lieux cités; il constata même qu'une route fut pratiquée exprès pour les transporter à Limoges.

Les fondements de l'amphithéâtre reposaient sur le tuf. Les murs en étaient bâtis en moellon et par assises dont les pierres ou cubes reposaient sur des couches de mortier. Nous avons pu voir nous-même, lors de l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre, le filet de mortier, légèrement saillant à l'extérieur, qui formait des lignes verticales et horizontales, soit que ce fût l'effet du temps, soit que les architectes romains l'aient ainsi voulu.

Le dessin de l'abbé Cluzeau donne à ce monument quatre étages en y comprenant le rez-de-chaussée. On a prétendu que des colonnes de serpentine de La Roche-l'Abeille décoraient l'extérieur des galeries: il n'a été trouvé que trop peu de fragments de cette sorte de marbre dans ces ruines pour pouvoir l'affirmer; peut-être aussi que ces colonnes, étant plus précieuses aux yeux des premiers démolisseurs, furent enlevées les premières, et employées dans d'autres constructions.

Tous les ordres d'architecture contribuaient à la décoration des 64 arcades ou arceaux supportés par 64 colonnes de cet édifice, où vingt-cinq mille spectateurs pouvaient être commodément assis, en calculant d'après les dimensions connues et le nombre des places d'anciens amphithéâtres également connu.

On n'a trouvé aucune trace de réservoirs d'eau qui en appro-

chassent assez pour convertir au besoin l'arène en *naumachie*, ou pour alimenter le fossé dit *euripe*.

La porte *libitinensis* ou *de mort* devait être placée devant le chantier actuel de M. Chyboys, entrepreneur. La grande quantité d'ossements d'animaux qu'on y a trouvés, et le tombeau en forme de pomme de pin d'*Ixler* ou *Ixtrus*, présumé, d'après son nom, avoir été un gladiateur thrace, fortifient cette supposition. M. Chyboys croit son terrain riche encore d'antiquités dans les parties non fouillées.

Comme tout fait supposer que la porte *libitine* devait être par le derrière du monument, la façade et la porte d'entrée devaient être au sud-est près de la maison du général Mourier : un dessin des ruines déblayées en 1830 nous donne une idée des constructions de ce côté. C'était non loin de là que s'élevait l'église de Notre-Dame des Arènes.

Le plan géométrique lithographié par M. Tripon pour son *Historique monumental* n'offre pas les dimensions exactes de notre amphithéâtre. Son grand diamètre était de 438 mètres 20 centimètres; le petit, de 416 mètres 40 centimètres. — La circonférence, mesurée suivant le parement extérieur du mur, présente une étendue de 398 mètres 60 centimètres.

Nous n'indiquons que comme chiffre approximatif les 260 mètres 60 centimètres de périmètre, dont le grand axe serait de 94 mètres, et le petit, de 74 : M. Tripon les a fournis : ils seraient susceptibles de modification si l'on pouvait jamais reconnaître par des fouilles nouvelles les constructions formant l'ellipse intérieure de l'arène proprement dite.

Nous croyons avoir atteint l'exacte vérité en fixant à 64 le nombre des colonnes qui soutenaient les arcades ou portiques de la façade, qu'on avait porté jusqu'à 76. Deux plans manuscrits de l'abbé Cluzeau indiquent, l'un 68, et l'autre 72 colonnes. Le docte abbé, qui a donné le plus d'explications sur ce monument, n'a jamais positivement établi le nombre des colonnes : l'amphithéâtre de Nîmes n'en comptait que 60, et contenait 47 à 20,000 spectateurs.

Ces arènes, qui donnèrent leur nom à un faubourg, à une place, à un cimetière, à une église de Limoges et à un hôpital, subsistèrent entières jusqu'au règne de Louis I^{er}, fils de Charlemagne : elles avaient probablement été réparées au v^e siècle, sous Honorius, dont on trouva 36 quinaires d'argent, au revers *Gloria Romanorum*, au milieu du *Creux des Arènes*, lorsqu'on en arracha les vieux arbres pour y planter les tilleuls actuels. Un denier d'or de ce même empereur a été découvert, dans les fondations de St-Martial, parmi des matériaux

provenant de ces arènes ; une grande partie des quinaires d'argent ont été déposés au médaillier de votre musée.

Louis-le-Pieux ou le Débonnaire, roi d'Aquitaine, puis de France, et empereur d'Occident, permit, en 804, aux moines de St-Martial d'enlever les pierres de l'antique édifice pour bâtir leur basilique (St-Sauveur), ce qui commença sa ruine ; il en restait des traces assez considérables en 1568, époque où on les rasa à fleur de terre pour en enlever les matériaux ; il resta néanmoins, du côté du *Reclusage*, un pan de muraille de la hauteur d'une *pique*. Ces vestiges s'appelaient alors *Saints-Vieix-Miars*, et l'on y voyait des *fosses et cavernes*, sans doute les *carceres* ou loges qui avaient servi à renfermer les bêtes destinées aux jeux. Dans la direction du cimetière des Arènes aux Carmes, « deux loges bâties à chaux et à ciment » aussi dur qu'un rocher conservaient encore les traces de crochets « et anneaux de fer ».

Le père Cellierier, des Feuillants de Limoges, avait communiqué à Beaumesnil des dessins précieux et curieux dont il avait fait des copies. L'un de ces dessins, d'environ 27 centimètres de longueur, représentait ce qui restait de l'amphithéâtre en 1591 : il était exécuté à la plume avec une encre roussâtre, et lavé grossièrement au bistre ; on y voyait quelques piliers en ruine couverts de gazon, et disposés sur une couche ovale, avec ces mots, écrits par derrière : *Vestige de notre arène en mil cinq cent nonante et un*. Il est fâcheux que ce dessin ne soit pas orienté par rapport à la ville.

Un autre dessin porte la date de 1593, avec ces mots au verso : *Les arènes de notre ville de Lymoges, creusées au milieu pour y tenir plus à plein le marché du bétail : fait par moy, 1593*.

Par une singularité qui ne peut s'expliquer que par une erreur de date, ce dessin, postérieur à l'autre de deux ans, représente les piles des arceaux et les trois étages des galeries qui n'étaient point apparentes sur le premier.

Le P. de St-Amable dit que de son temps la pluie qui tombait dans le *Creux des Arènes* ne laissait aucune trace, ce qui faisait supposer l'existence en dessous de profonds souterrains conduisant au pont de La Roche-au-Goth ; il donne dans ses Annales (T. I, p. 20) un dessin très-grossier de ce qui restait de l'amphithéâtre en 1660. La planche de cuivre gravée s'est retrouvée. Beaumesnil reproduisit le même dessin sur une échelle plus grande en le datant de l'an 1713.

L'an 1665, les trésoriers des maréchaux de France de la généralité de Limoges, faisant paver le chemin de Montmallier au-dessous du cimetière des Arènes, firent arracher avec beaucoup de peine les

pierres des fondements de l'amphithéâtre afin d'aplanir le terrain. On enleva beaucoup de terres devant les marches de l'entrée du cimetière ; on en retira plusieurs grands bronzes qu'on jugea dans le temps appartenir à Jules-César ; on découvrit un souterrain qui allait directement au-dessous du *Creux des Arènes* : ce lieu servait aux exécutions criminelles. On lit dans les manuscrits de MM. Robert qu'on y pendit et brûla , en 1630 , plusieurs sorciers.

L'emplacement de notre amphithéâtre était une promenade vers le milieu du *xvii^e* siècle : Molière en parle, avec sa causticité antilimousine, dans la comédie de *M. de Pourceaugnac* jouée en 1669 , et l'appelle le *Cimetière des Arènes*.

L'intendant Boucher d'Orsay commença , en 1743 , à faire disparaître les derniers vestiges de ce monument pour y établir la promenade à laquelle il a donné son nom , et qui ne fut terminée qu'en 1748. Malgré ces travaux , en 1804 , mille ans après les premières dévastations de Louis-le-Débonnaire , lorsqu'on renouvela les plantations de cette place , des personnes dignes de foi affirment avoir vu les loges où l'on enfermait les bêtes féroces : elles étaient de forme à peu près triangulaire , et situées au-dessous de l'allée parallèle à la terrasse. Un ciment tellement dur unissait leurs assises de petites pierres cubiques que les racines des vieux ormes n'avaient pu y pénétrer.

Les noms de Nadaud , de Devoyon et de Masbaret nous inspirent trop de reconnaissance et de vénération pour que nous ne relations pas ce qu'ils ont écrit sur nos *arènes*.

Le curé de Teyjac leur donne 4,416 pieds de contour et 72 pilastres. Le chanoine de St-Etienne, qui attribue, comme Nadaud, notre amphithéâtre à Trajan, parle de sa destruction en 1568 et 1713, et d'un plan relevé par un habile architecte. M. du Masbaret, curé de St-Michel à St-Léonard, est plus explicite, et semble s'adresser à ceux qui veulent douter de l'existence de ce monument. « Une chose que je puis affirmativement énoncer est que Limoges a eu un amphithéâtre, son *arène* et ses accompagnements. Il étoit où est aujourd'hui la place d'Orsay. J'en ai vu, dans ma jeunesse, les traces marquées à ne pouvoir se méprendre, et il doit y avoir encore des milliers de témoins qui les ont vues aussi bien que moi. C'étoit une grande concavité en rond de la forme et figure d'un amphithéâtre : c'étoit le champ de foire de ce temps-là. L'endroit s'appeloit le *Creux de l'Arène*, en langage du pays *lou Cro de l'Oreno*. En 1712, 1713, 1714, M. d'Orsay, intendant à Limoges, fit combler de terres ce grand creux..... On découvrit les loges

» des bêtes bâties en briques; un excellent ciment les colloït, et la
 » bâtisse étoit dans toute sa fraîcheur : je puis en parler pour les
 » avoir vues. Ceci est parlant : le local s'appeloit la place de l'*Arène*;
 » le faubourg contigu, faubourg de l'*Arène*; la porte qui y conduit,
 » porte de l'*Arène*; et la rue qui mène à cette porte, rue de
 » l'*Arène*; les Grands-Carmes, qui sont tout auprès, ont pris la déno-
 » mination de Carmes de l'*Arène*: toutes ces appellations équivalent
 » à des médailles et à des descriptions. »

La vieille carte de Limoges dite des Trésoriers de France, datée de 1597, présente, à l'emplacement indiqué pour l'amphithéâtre, un cercle elliptique avec les mots *Creux de l'Arène*. M. du Masbaret en avait eu sûrement connaissance. On détacha, en 1784, une partie de la place d'Orsay pour former celle qu'on appela place d'*Aïne* du nom de cet intendant, et place de la *Concorde* lors de la première révolution.

Plusieurs des parties qui existent encore sous terre furent mises à jour en 1827 et 28. Lorsqu'on eut à réparer, en 1830, l'aqueduc de la fontaine d'Aigoulène, on fut obligé de faire des excavations au cimetière des Arènes et à la place d'Orsay du 15 février au 6 mars. M. Fournier, architecte, fit tourner au profit de la science et au secours d'ouvriers pauvres un peu d'argent ajouté par la bienfaisance aux frais des autres fouilles, et put reconnaître trois des loges dont nous avons parlé, des passages dont la maçonnerie indiquait les premiers rangs des gradins au second étage des galeries, et deux segments de cercle de murs parallèles séparés par un intervalle de 3 mètres 75 centimètres, espèce de chemin de ronde ou vaste corridor. Le rayon de la première courbe étoit d'environ 39 mètres; celui de la seconde, de 46; une tête de pile découverte près du jardin du général Mourier et une loge plus voisine du mur de la terrasse annonçaient le second rang des pilastres. On ne put pousser les travaux plus loin; on exhuma une urne cinéraire en bronze, très-oxydé, remplie d'ossements humains calcinés, ornée d'une anse ciselée : elle est déposée au musée avec les médailles dont nous avons parlé, où se faisait remarquer un beau grand bronze, Antonin COS. III (3^e consulat).

Les travaux opérés pour l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre, en 1834, firent connaître la coïncidence qui existait entre la courbure de l'ellipse nouvellement découverte et les parties de ce même monument reconnues en 1827. Le sol de cette nouvelle rue est à 1 mètre 50 centimètres environ en contre-bas de l'assise de fondation

de l'amphithéâtre. Toutes les constructions qui couvraient cet emplacement furent détruites.

Sur le plan ci-joint, fait avec tout le zèle et le talent dont est capable votre collègue M. l'architecte Fayette, la restauration de notre amphithéâtre a pu être terminée d'une manière exacte par la découverte des parties cachées sous le sol de la nouvelle rue et de celles contiguës sur la place d'Orsay. Le pavage d'une partie de la place des Carmes, en 1835—1836, mit encore à nu la base du mur extérieur de ce même amphithéâtre. Tous les points, reliés entre eux, déterminèrent avec exactitude la ligne qu'occupait ce monument ; et, pour s'en assurer, après avoir fait la division des arcades sur tout le pourtour de l'ellipse, d'après la dimension mesurée des treize d'entre elles découvertes en ouvrant la rue de l'*Amphithéâtre*, la pile d'une des arcades, indiquée par la lettre A, qui avait été déterminée par la mesure de celles reconnues, fut recherchée d'après la place occupée sur le plan de restauration, et trouvée juste au point où elle devait exister. Il ne peut donc rester aucun doute, ni sur le nombre des arcades, ni sur leurs dimensions, et le diamètre comme la circonférence du monument ont pu être établis de la manière la plus certaine et la plus exacte.

Pour rendre plus intelligible l'exposé que nous venons de faire, on a indiqué les parties mises à jour par des teintes noires ; les teintes moins foncées indiquent la restauration du monument tel qu'il a existé, et dont la fondation est demeurée au-dessous du sol de la place d'Orsay. Nous croyons devoir répéter ici que, le niveau de la nouvelle rue de l'Amphithéâtre ayant été abaissé au-dessous de l'assise de fondation, les constructions que couvrait le sol ont complètement disparu. Du reste, en construisant le mur de la place d'Orsay du côté de cette rue, on a établi, avec le moellon provenant de la démolition de cette partie du monument, quatre lignes de maçonnerie indiquant les points où le mur extérieur de cet amphithéâtre vient rencontrer celui qui sépare la place d'Orsay de la rue. Le mur extérieur passait à quatre mètres de l'angle nord du bâtiment du pont à bascule de la place des Carmes, et à six mètres cinquante centimètres de l'angle nord du jardin du général Mourier ; le nouveau palais de justice s'élève à une faible distance de l'emplacement des arènes du côté de l'est. On a recueilli dans les fouilles faites pour les fondations, comme on en a trouvé dans les jardins environnants, de nombreuses médailles romaines.

Permettez-moi en terminant, Messieurs, de vous signaler l'import-

tance de la collaboration de M. Fayette, qui a donné à mon travail une valeur toute particulière, et dont je le remercie sincèrement.

28 février 1852.

MAURICE ARDANT,

De la Société des Antiquaires de France.

N. B. Les nouvelles fouilles faites pour établir un escalier sur la place d'Orsay, près la maison Mourier, ont mis à découvert une partie de l'amphithéâtre qui justifie le plan et les dimensions que nous avons donnés. L'a grand bronze d'Hadrien a été trouvé au même endroit.



DÉTAILS

RELATIFS

AUX GUERRES DE RELIGION ET DE LA LIGUE EN LIMOUSIN,

extraits

du Journal manuscrit de Pierre et de Pardoux de Jarrige de 1558 à 1591.



Ce manuscrit, qui est entre les mains de M. de Laborderie de Faye, et dont M. Leymarie a donné quelques extraits au commencement de son *Limousin historique*, contient le détail de tout ce qui s'est passé de remarquable en Limousin, surtout à St-Yrieix, depuis l'année 1558 jusqu'en 1591. Il se divise chronologiquement en deux parties : la première, qui s'étend de 1558 à 1574, est l'œuvre de Pierre de Jarrige, vignier de la ville de St-Yrieix ; l'autre a été rédigée par Pardoux de Jarrige, fils du précédent, et s'arrête à 1591. Enfin un des fils de ce dernier, Antoine de Jarrige, chanoine, a complété ce travail par des notes nombreuses, toutes locales il est vrai, mais cependant très-intéressantes, sur les événements de sa ville natale pendant les trente-huit premières années du XVII^e siècle.

Le manuscrit de Pierre et de Pardoux de Jarrige n'est autre chose qu'un livre-journal, où les faits historiques sont mêlés aux comptes et aux affaires de famille. Il n'est pas rare de trouver, entre un récit de combat et une description stratégique, les détails d'intérieur les plus intimes, les caquets du voisinage, les recettes et les dépenses du ménage. Mais l'article qui occupe le plus de place c'est l'enregistrement des dépenses et des décès ; car Pierre et Pardoux de Jarrige

eurent des épouses très-fécondes, qui les rendirent pères d'une foule d'enfants; et, non contents de noter toutes les circonstances de la venue au monde de leurs héritiers, l'état du temps, le quartier de la lune, les souffrances de la mère, de donner les noms, prénoms et qualités des parrain et marraine, ils consignaient encore dans leur registre d'état-civil tous les mariages, baptêmes et enterrements de leurs parents, amis et connaissances; et certes le nombre en était grand.

Aussi le style se ressent du sujet : c'est le langage de l'officier civil, et nullement du chroniqueur. Aucune préoccupation grammaticale ou littéraire : le viguier traite l'histoire comme ses procès-verbaux. Cependant cette sécheresse de style laisse deviner dans son auteur une âme honnête et sensible : on ne peut s'empêcher de le reconnaître en lisant les réflexions dont il accompagne le récit de chaque fait; et, lorsque, rapportant la mort de quelqu'un de ses enfants, au lieu de phrases et de déclamations, il se contente de cette simple prière : « Dieu me veuille préserver les autres ! toutefois que » la volonté d'icelui soit faite ! » on pardonne volontiers au littérateur en songeant au malheur et à la résignation du père.

Cette absence de forme est d'ailleurs une nouvelle garantie d'authenticité : un faiseur de romans aurait employé une autre littérature. Ne demandons donc pas aux auteurs du journal un style qu'ils ne possèdent pas; mais sachons-leur gré des renseignements qu'ils nous ont laissés, et, en livrant au domaine de l'histoire ces précieux détails, rendons aux chroniqueurs un honneur qui leur est dû, mais auquel ils n'avaient certainement pas aspiré.

A. BOSVIEUX.

1567. — Le jour St-Michel audict lan 1567, ceux de la religion nouvelle s'assemblerent, et reprinrent les armes tout à un coup, sans qu'on sût auparavant leur entreprise, et qu'on leur donnât occasion de ce faire. Et ceux de la Guyenne s'assemblerent aux lieux et villes de Bergerac, Mussidan, Ste-Foi et La Linde, où étoient en nombre de combattants 12,000, et demeurèrent ex ditz lieux environ trois semaines, sans qu'on pût savoir le chemin qu'ils vouloient tenir. Apres départirent et prinrent leur chemin par Ruffec, et vinrent devant St-Junien, où n'entrèrent pour cause qu'il y eut composition, et de là au Dorat, où ils entrèrent par force, et tuerent 400 hommes. ensemble pillèrent la ville, comme firent de Bellac et La Souterraine, et de là prinrent le chemin vers Orléans, qui avoit été auparavant pris par ceux de ladicte religion, et étoit tenu par l'amiral, un des chefs de ladicte religion.

Cependant le seigneur de Montluc, lieutenant pour le roi en Guyenne, étoit pour lors à Agen : craignant la ville de Lectoure estre prise et saisie par ceux de ladicte religion, se retira de nuit dans icelle, où étant manda à tous les capitaines, barons et grands-seigneurs de ladicte Guyenne d'assembler gens tant qu'ils pourroient, ce

que de fait ils firent, et vinrent trouver ledict sieur de Montluc, lequel, accompagné des compagnies des sieurs de Terride, de Biron, des Cars, Mont-Saly et autres, tant de cheval que à pied, vint au lieu de Bergerac quelques jours apres le département de ceux de ladite religion. Où étant pour pourvoir aux affaires, les habitants de Limoges, se craignans de ceux de ladite religion estant pour lors au devant du Dorat, et avertis que, ayant entré dans ledict Dorat, ils prétendoient venir à Limoges, et prendre la ville d'assaut, et par force si ouverture d'icelle ne leur étoit faite, envoyèrent quelques uns des consuls vers ledict sieur pour le supplier d'envoyer secours à ladicte ville de Limoges, et, s'il étoit possible, lui-même y venir, ce qu'il accorda, ayant communiqué au conseil, faire.

Et de fait ledict sieur de Montluc avec sa troupe partit dudict lieu de Bergerac, et prit son chemin à Périgueux, et de là à Thiviers, et passa par Chalus, arriva à Limoges (1) le neuvieme de novembre audict an; et, avant sa venue, avertis ceux de ladicte religion d'icelle, apres avoir fait le massacre susdict, reprinrent, comme dit est, leur chemin vers Orléans.

Estant ledict sieur de Montluc à Limoges, fit, le lendemain de son arrivée, la monstre des gens de pied, où se trouva 34 enseignes, sans les compagnies de cheval; et, ladicte monstre faite, reprit son chemin avec quelque peu de gens vers le pays de la Gascogne, et fit marcher son armée vers le pays de la France, et d'icelle furent conducteurs les sieurs de Terride, Mont-Salys et Tounneins....

1568. — Le 22^e dudict mois d'octobre, la compagnie du capitaine Lauriere, fils du seigneur de Pompadour, autrement appelée du *Capitaine des gens de pied*, arriva en notre ville, et y demeura jusqu'au lendemain, environ midi, avec délibération d'y faire plus long séjour, n'edt été que le seigneur du Saillant, maître de camp du seigneur des Cars (2), pour dispartir ledict régiment et loger la récole dudict sieur des Cars en notre ville, étant arrivé, fit déloger ladicte compagnie en toute diligence. Et, quelques jours auparavant, ledict capitaine Lauriere (3) étoit entré par force dans la ville de Solignat, et icelle pillée et brûlée en partie.

Le 24^e desdicts mois et an, étant ledict sieur des Cars accompagné des seigneurs de Lauzun, St-Genies, Magdalian et autres chevaliers de l'ordre au nombre de neuf à dix, arriva en notre dicte ville, et dîna seulement; et de là prit son chemin vers Excideuil, où il alla coucher, avec délibération d'aller trouver le seigneur de Montpensier à Périgueux, où le rendez-vous de tous étoit....

1568. — Au mois de novembre, passa en ladicte ville de St-Yrieix le seigneur de La Joyeuse, qui conduisoit de 8 à 10,000 hommes tant à cheval que à pied, et le seigneur de Sarlayoux étant colonel de l'infanterie, pour aller trouver ledict sieur d'Anjou, et se joindre avec lui, comme il fit à Chauvigny, et séjourna en ladicte ville de St-Yrieix puis le samedi jusques au lundi, ce qui fut une grande foule pour les habitants de ladite ville.....

1569. — Estant le bruit que ledict prince de Condé faisoit courrir de prendre son

(1) Montluc, dans ses mémoires, nous apprend qu'il arriva à Limoges avec 1,200 chevaux et 30 enseignes de gens de pied.

(2) Comte des Cars, 1^{er} gouverneur du Limousin, un des chefs du parti catholique.

(3) Chef huguenot.

chemin vers Lymoges, venu aux oreilles dudict sieur d'Anjou, pour fortifier ladicte ville et s'assurer desdicts pays de Limosin et de Périgord, avoit envoyé le sieur des Cars, lieutenant pour le roi auxdicts pays, lequel seroit arrivé en sa maison des Cars le pénultième décembre, et, quelques jours apres, se seroit retiré en ladicte ville de Lymoges pour mettre dans ycelle en garnison certain nombre de compagnies tant à cheval qu'à pied, pour la défense d'ycelle.....

1569. — Pendant que l'armée du duc de Condé étoit à Angoulême, et celle du duc d'Anjou à Poitiers, ledict sieur des Cars, qui avoit été envoyé au pays de Limosin, lieu de son gouvernement, pour prendre garde d'iceluy (même que, quelques jours auparavant, les sieurs de Bonneval, Linards et aultres gentilshommes des quartiers dudict pays de Limosin tenant le parti du prince de Condé s'étoient retirés de leurs maisons sans savoir l'occasion qui les avoit contraints à ce faire), auroit envoyé en garnison les compagnies des sieurs de Neuville et Massé en ladicte ville de St-Yrieix, distant seulement dudict lieu de Bonneval deux petites lieues, en laquelle arriverent le deuxième jour de février audict an.

Aussi avoit ledict sieur des Cars mis ez autres villes de Limosin garnison, et même ez villes de Limoges et St-Léonard, et, même en voulant mettre en la ville de Saint-Junien, ceux de ladicte ville ne les auroient voulu recevoir, dont furent quelque temps en peine par les menaces que leur furent baillées par ledict sieur des Cars, qui disoit lesdicts habitans être rebelles à la majesté du roi pour n'avoir voulu recevoir lesdites garnisons.....

1569. — Etant lesdicts sieurs de Neuville et Massé arrivés en ladicte ville de St-Yrieix, séjournèrent en icelle jusques au second de mars audit an, et pendant leur séjour n'y firent chose qui mérite s'écrire : manger la poule sur le bonhomme, et vivre à discrétion sans payer aucune chose, qui fut un commencement de la ruine de ladicte ville de St-Yrieix.

Ledict jour deuxième de mars, lesdicts sieurs de Neuville et Massé, avec leurs compagnies, délogerent de ladicte ville, et s'en allerent en la ville de Nontron pour y tenir garnison par le commandement dudict sieur des Cars....

1569. — Cependant ledict sieur des Cars, par le commandement dudict sieur d'Anjou, se seroit retiré audict pays de Limosin pour pourvoir à ce qui seroit besoin à la dépense d'iceluy, lequel, étant arrivé en sa maison des Cars, se trouva malade, comme le bruit commun fut. Toutefois, averti que ledict duc des Deux-Ponts s'approchoit et étoit pres la ville de La Souterraine, aussi que ledict amiral, avec toutes les forces qu'il avoit retirées des villes de la religion, s'avançoit pour venir trouver ledict duc des Deux-Ponts pres la ville de Limoges, sans qu'aucun s'aperçût d'un soudain département, auroit délogé de sadicte maison avec ses femme et famille, et retiré en un château appelé Gimel, lieu assez propre pour ceulz qui ne désiroient être vus au rang des gens d'honneur et de vertu.

Avant toutefois ledict département, tout incontinent qu'il fut arrivé en sadicte maison des Cars, parce que le seigneur de Verteillac, qui avoit le gouvernement de la ville de Limoges, étoit mort, en son lieu auroit mis le capitaine Massé, homme de bonne conduite et autant expérimenté au fait des armes qu'autre de son temps...

1569. — Le 29 de mai audict an, jour de la Pentecôte, les compagnies des sieurs

des Cars et de Neuville seroient venues en ladite ville de St-Yrieix, feignant y vouloir demeurer en garnison; toutefois le lendemain, qui étoit jour de foire, se seroient retirées en la ville d'Uzerche pour de là aller trouver ledit sieur des Cars audict château de Gimel.

Estant, au commencement du mois de juin suivant, ledit duc des Deux-Ponts pres la ville de La Souterraine, et lesdits sieurs d'Anjou et d'Aumale ex lieux de Saint-Benoist-du-Sault, Saint-Gauthier et autres lieux circonvoisins, ledit capitaine Massé seroit sorti de la ville de Limoges avec quelques compagnies tant de cheval que de pied, et alla en la ville de St-Léonard, qui est joignant la riviere de Vienne, pour empêcher le passage d'icelle au duc des Deux-Ponts.

Toutefois ledit capitaine Massé, ni pareillement les sieurs d'Anjou et d'Aumale, qui côtoyoient l'armée dudict duc des Deux-Ponts, ne purent tant faire que, le 10 dudict mois de juin, ledit duc des Deux-Ponts, avec son armée, ne passât la Vienne pres St-Priest-Taurion, laquelle ayant passée, arriva le 11 dudict mois au bourg de Nexon.

Et, avant que ledit duc des Deux-Ponts arrivât audict bourg de Nexon, ledit sieur amiral avoit pris le château des Cars, dans lequel étant, sachant que ledit duc des Deux-Ponts étoit audict bourg de Nexon, seroit allé pour le recevoir. Toutefois, étant arrivé, l'auroit trouvé mort, que lui seroit été grandement fâcheux, même que sa mort seroit été plus prompte et soudaine qu'on ne cuidoit, car bientôt apres qu'il fut arrivé en la maison de M^r Antoine Hébrard, et bu par trois fois à plein verre, un tremblement de membres l'auroit saisi, tellement que, sans le laisser, bientôt apres seroit décédé. Son corps depuis seroit été porté en la ville d'Angoulême.

Aussi, quelques jours avant, et le 8 dudict mois de juin, les habitans de ladite ville furent sommés par le capitaine Noamas, de la part desdits prince et amiral, de remettre les clefs de ladite ville entre ses mains pour la mettre en l'obéissance desdits prince et amiral. Et le seigneur de La Jonchapt et moi, pour déclarer audict Noamas la volonté des habitans de ladite ville (lesquels en même instant envoyèrent M^r Elie Bastier en ladite ville de Limoges vers la reine-mère pour lui faire entendre ladite sommation, et la supplier de nous bailler secours, ce qu'elle refusa), fîmes commis et députés.

Ledit jour 11 de juin, qui étoit jour de Saint-Barnabé, le sieur de Bonneval envoya un nommé Plantadis, son fourrier, pour sommer de rechef lesdits habitans de remettre les clefs de ladite ville entre ses mains, de la part desdits prince et amiral. Ce que ne voulant faire, ledit jour, environ l'heure de 7 heures du soir, ledit sieur de Bonneval avec sa compagnie, celles du feu seigneur de Pierre-Buflère et de Chaumont, ensemble celle des capitaines Cigounat, étant en nombre de cinq à six cents, tant à pied qu'à cheval, de pleine arrivée, sans y penser, prirent les faubourgs de ladite ville, et en iceux logerent ledit soir.

Le lendemain 12 dudict mois, jour de dimanche, ceux de ladite ville furent sommés la rendre. Ce que ne voulant faire, l'assaut fut baillé, et le feu mis aux portes de ladite ville. Et, cependant qu'on les défendoit, aucuns soldats, conduits par des habitans mêmes de ladite ville, auroient passé les murailles d'icelle à l'endroit de la maison de Raval, et entré dans ladite ville. Dont avertis les habitans, et que l'armée conduite par ledit duc des Deux-Ponts s'approchoit avec l'artillerie, n'ayant espérance d'aucun secours, furent contraints se rendre à la merci dudit de Bonneval, qui, les ayant reçus à la charge de remettre les armes au lieu que par lui seroit ordonné, seroit entré dans ladite ville avec les susdites compagnies, ledit jour, environ l'heure de dix heures. Lesquelles, entrées, saccagerent

et pillèrent toutes les églises, et icelles mirent par terre, et même les églises Saint-Pierre, Sainte-Catherine, La Nouailhe et La Chapelle; ensemble pillèrent et saccagèrent les maisons des gens d'église, et ceux qu'ils trouvoient les meurdriroient des morts les plus étranges que onc on oult parler.

Lorsque la ville fut prise, j'étois dedans, et trouvai moyen, par le secours de quelques miens amis, me retirer hors d'icelle tout en chemise, et me retirai à Plaigne.

Le mardi 1^{er} desdicts mois et an, arriva le seigneur de Boisgémont, maréchal du camp des princes, pour loger ledict camp, ce fit, et séjourna en la ville jusqu'au 27 desdicts mois et an.

A l'arrivée du camp, les princes n'y étoient, et n'arrivèrent que jusques au mardi 18 dudict mois et an. Avant leur venue, aucuns, puis l'arrivée du camp, n'auroient logé dans le rez de la ville, lequel leur avoit été gardé pour plus grande sûreté de leurs personnes. Pendant que le camp séjourna en ladicte ville, les princes étrangers furent festoyés par les prince, amiral et autres grands seigneurs de leur suite; furent baillés grands dons et présents auxdicts princes étrangers, et leur fut payée une grande partie de leur solde.

Aussi, pendant ledict temps, parce que le bruit étoit que l'armée desdicts princes vouloit aller à Limoges, M. d'Anjou en toute diligence se retira dudict Limoges, et vint camper au bourg de La Roche-l'Abeille. Le samedi 25 desdicts mois et an, l'armée des princes délogea de ladicte ville, en propos délibéré de bailler la bataille audict sieur d'Anjou; et, sans ce que le jour fut obscur à cause d'une pluie qui dura tout ledict jour, y eût eu une bataille. Cependant on s'escarmoucha, et fut l'escarmouche telle que le seigneur Strozzi y fut pris, et y furent tués beaucoup de gens. Le lieu d'icelle se nomme Masgoulet, pres l'étang de Lagorce.

Etant décédé le duc des Deux-Ponts, fut nommé pour conducteur de son armée le comte Mansfeld, lequel on logea aux faux-bourgs de la Foire, et en la maison de Jean Rebeyrol. Le prince de Navarre fut logé en la maison du seigneur de La Jonchapt; le prince de Condé, en la maison de Leslie Chouly, et l'amiral, en la maison d'Yrieix Tenant.

Le 27 desdicts mois et an, voyant l'amiral qu'il n'y avoit aucuns vivres en ladicte ville, ni ex lieux circumvoisins d'icelle, se retira avec l'armée desdicts princes, et print son chemin vers Sarrazat, Thiviers, et de là s'en alla à Poitiers pour l'assiéger.

1569. — Après le département du camp de la présente ville, délogea aussi le camp dudict sieur d'Anjou de La Roche-l'Abeille, et alla jusques pres Brives; et, averti que l'armée de ceux de la religion prenoient leur chemin vers Poitiers, reprit son chemin par Treignac pour aller à Châtellerault.

Le camp délogé de la présente ville, me voulant retirer en icelle avec plusieurs autres étant avec moi, fûmes pris par ceux de la religion entre Peyzac et Plaigne, et payâmes de rançon 500 livres.

Aussi, ledict camp délogé, ne demeura en ladicte présente ville autre chose que pleurs et larmes de ce peu de peuple qui avoit eu moyen se sauver, avec un désespoir de mourir de faim, si Dieu n'y eust pourvu; parce qu'on ne laissa aucuns vivres, ni fruits verts ni secs, soit en ladicte ville ni ex environ d'icelle....

1573. — Aussi audict mois de mars, fut envoyée une commission par ledict sieur d'Anjou à Limoges pour cotiser, par forme d'emprunt, sur les aides de ladicte ville et autres villes de la sénéchaussée de Limousin, la somme de 50,000 livres, et au

département de ladite somme en furent pris et nommés vingt-huit pour aides de notre ville, entre lesquels je fus compris, auxquels fut imposée la somme de 2,500 livres, à la nomination de Jean de Jarrige dict du Marchey, mon beau cousin et compère, Jean Leymarie dict Joli-Jean, M^r Jean Biaugeois le jeune et Joseph de Vauve, qui se trouverent lors dudit département à Limoges. Je prie le Seigneur qu'il me préserve de ne tomber entre leurs mains en plus grandes choses.

Bientôt apres les habitans de ladite ville, cotisés, envoyèrent vers le sieur d'Anjou le seigneur du Mas et M^r Pierre Chiquet pour lui faire entendre ledit département et pauvreté de ladite ville, afin qu'il plût à Sa Majesté déclarer icelle exempte dudit emprunt, ce qu'il fit, et, par même moyen, les villes d'Aixe, Chalus et St-Junien.

1589 — En cette saison, et le 15 du présent mois d'avril, la ville fut mise sous l'obéissance du sieur de Rastignac, par les menées et trahisons de Pierre Delafon, de René et Jehan Lafon, et d'un nommé Truffin de La Noaille, cousin germain des dicts René et Jehan, qui saisirent les portes, moyennant la faute de Messieurs (les chanoines), quoi que soit de la plus grande partie, et de M. Gravier, qui avoit été élu viguier de ladite ville par lesdicts seurs chanoines. De laquelle prise sont accusés MM^{rs} M^r François Fabri, doyen, Hélie Leymarie, chanoine, François Delafon, chanoine.

Le 4 mai audict an, Anne de Lévi, comte de La Voulte, accompagné de MM^{rs} de Sédieres, de Noaille et de beaucoup d'autre noblesse, vinrent devant la présente ville de St-Yriex, cuidant en faire sortir le sieur de Rastignac, et lors, craignant ledict sieur de La Voulte, qui étoit gouverneur pour le roi en Limosin, je sortis de la ville et m'absentai d'icelle, qui fut cause que les gens dudit sieur de Rastignac, et principalement les habitans de la ville, pillèrent ma maison, et n'y laisserent rien, qui fut une grande plaie pour moi, ayant tout mon bien en icelle, n'en ayant pu faire sortir rien de dedans. Je me retirai à Douillac, où je demurai jusqu'au 3 février 1590, que ledict sieur de Rastignac quitta ladite ville moyennant 4,000 livres que la ville lui bailla, et pour lesquelles recouvrer du sieur des Cars la plus grande part des habitans s'obligèrent de 4,500 livres pour le principal de la somme et intérêts d'icelle.

1591. — Le 12 de mars et un mardi, à la pointe du jour, l'an 1591, le sieur *Loys de Pompadour* (1) nous vint assiéger, assisté des sieurs de Montpezat, de Rastignac, de St-Chaman et d'autres seigneurs, avec un gros canon, une longue couleuvrine et la piece de Limoges qu'il avoit ostée auparavant au sieur *comte de La Voulte* (2). Auquelsiege étoient les régimens et les compagnies des sieurs de Montréal, Laburie, Le Poujet et Peyrol, frère du sieur de Rastignac. Puygeroux, gendre de Jehan Tenant, maistre de la forge de Bandy, ayant son quartier aux Aires; celui de Montréal, à La Poterie, du côté de ma maison : le reste de l'infanterie étoit logé aux faux-bourgs des Barris et de la Foire.

La premiere batterie fut dressée dans le jardin de Jehan Rouchaud dict Languenaud, pres de mon jardin d'en Dalon, où fut posé le gros canon et la couleuvrine, d'où ils battoient depuis la maison de Loys Personne jusques ma tour, prenant toute la maison et galerie de Pierre Salvanet, pâtissier de la présente ville. Ils commencerent le jeudi au soir 14 dudit mois, et tout le vendredi 15 aussi dudit mois. Le premier coup de canon qui fut tiré frappa au haut de ma maison et au grenier bas d'icelle.

(1) Chef de la Ligne en Limousin.

(2) Anne de Lévi, comte de La Voulte, gouverneur du Limousin.

et, ayant percé la muraille dudict grenier, vint percer la butte de la cheminée. Toutefois, ayant fait le trou, ne put passer dans icelui, mais tomba dans ledict grenier même. Et en deux jours fut tiré de sept à huit vingts coups de canon. Durant aussi lesdicts jours, ils firent une autre batterie à la maison de Panthenie avec la piece de Limoges, qui n'y fit rien. Ils l'avoient mise dans une petite grange appartenant à Marie Garreau, veuve à feu M^r Martial Delafon, qui étoit joignant la maison des hoirs de feu M^e Hélie Garreau, notaire en son vivant de la présente ville.

Le 16 desdicts mois et an, entre deux et trois heures du matin, ma femme, Françoise Garreau, s'accoucha de Marie Jarrige, ma quatrième fille; et demeura madicte femme en travail depuis le vendredi matin jusques à l'heure qu'elle accoucha à cause du grand bruit de ladicte batterie, et s'accoucha chez M. M^r Yrieix Delafon, lieutenant, qui étoit aussi audevant ladicte ville en la compagnie des assiégés, qu'il assistoit de tout son pouvoir : de quoi je prie Dieu lui vouloir pardonner.

Le 19 dudict mois, ils remuerent les pieces de la maison et jardin de M^e Rouchaud pres le portail de chez Cédar, et, pour les faire passer, rompirent le bas de la maison. Ils battirent tout ce jour si furieusement que la breche étoit suffisante pour venir à l'assaut, comme de fait ils vinrent; mais, grâce à Dieu, ils furent bravement repoussés avec grande perte des leurs. De notre côté y mourut le soir, durant ledict assaut, Pardoux Sauve, à qui un boulet d'une grosse piece emporta la tête. Il y fut tué aussi un gentilhomme italien, nommé le sieur César, écuyer de M^r de Chamberet, lequel M^r de Chamberet de sa grâce se vint jeter, des le jeudi, de bon matin, 14 dudict mois, accompagné d'une centaine de soldats, une partie desquels étoient des gardes du sieur comte de La Voulte, notre gouverneur, avec leur capitaine, appelé le capitaine Vincent de Tulle. Il y avoit aussi en la compagnie du sieur Chamberet de ceux de Treignac, entre lesquels y avoit un nommé capitaine Bernard. Icelui seigneur de Chamberet étoit fils de celui qui fut tué par le sieur de Pompador à Bourdeaux, et pres l'évêché de ladicte ville, comme a été pardevant dit en l'an 1565. Plus fut tué pendant ledict assaut François Deladoyre, frere de Noël, dit de Blanc, et un nommé Michaud Blanchard, orfèvre de Limoges. Ledit assaut fut baillé entre 4 et 5 heures apres midi.

Le lundi empres, 25 dudict mois, ils remuerent les trois pieces, et les mirent dans la grange de M^r de L'Angalerie, située pres l'église de St-Pierre-de-La-Noaille, hors les murs de la présente ville, où fut tiré cent moins deux ou trois coups de canon, sans faire autre chose que rompre un coin de la porte et celui qui regarde ladicte grange. Ils pensoient abattre ladicte porte pour nous empêcher de sortir, pour secourir la maison de Panthenie, qui étoit aussi tenue par nous.

La batterie fut faite le 26 dudict mois, et, voyant qu'ils n'y faisoient rien, ils remuerent, le 27 dudict mois, les pieces, et mirent le gros canon dans ladicte maison des hoirs dudict feu M^e Hélie Garreau, et, pour ce faire, rompirent le chapial au droit de la cheminée, et remirent dans ladicte grange de ladicte Marie Garreau, joignant ladicte maison, la piece de Limoges. La couleuvrine se rompit. Et de là ils battirent, les 28 et 29 dudict mois, ladicte maison Panthenie, de façon qu'ils rompirent le chapial de ladicte maison ensemble un autre qui étoit par derriere d'icelui dans ladicte maison, et la muraille de la basse-cour d'icelle jusqu'à terre; et deux ou trois fois s'efforcèrent de venir à l'assaut, mais furent toujours repoussés vivement, et y perdirent plusieurs de leurs gens. Et, voyant qu'ils n'y pouvoient rien faire, le 30 dudict mois, ils menerent lesdictes pieces à la (fondre?); et de là, dernier dudict mois, jour de dimanche, de bon matin, ledict sieur de Pompador leva le siege, bien honteux de n'avoir pu rien faire de ce qu'il avoit proposé. Mais

Ce que l'homme propose en son entendement,
L'Éternel en dispose en soi tout autrement.

Il avoit délibéré, étant stimulé par les traitres de leur patrie susnommés en la prise d'icelle par le sieur de Rastignac. Y étoient aussi audict siege, et contre la pauvre ville, outre les susnommés, ledict sieur Delafon, lieutenant de ladicte ville, accusé aussi de la trahison, François Mazeau, fils d'Yrieix Mazeau, chantre de ladicte ville, Yrieix Lavaud, Pierre Gondinet, Noël Gondinet dit Pâtissier, gendre dudict Lavaud, Loys Personne et beaucoup d'autres portant les armes.



DISCOURS

Contenant les choses les plus remarquables qui se sont passées en la ville de Lymoges lors de l'entrée faicte en icelle par le roy tres-chrétien Henry quatriesme, roy de France et de Navarre, seigneur vicomte de Lymoges, le vingt-deuxiesme octobre l'an mil six centz cinq.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La ville de Lymoges se peut vanter d'estre la plus ancienne ville de la Gaule Celtique, qui comprenoit aussi la Guienne. On pourra voir tout au commencement des croniques.... comme tous les curieux inquisiteurs demurerent d'accord, et du temps de la fondation de Lymoges, et du nom de son fondateur, qui fut un prince phrigien nommé *Lemovix* (1), homme belliqueux et magnanime au possible, mais avec cela débonnaire, clément et amateur de justice, ne permettant que les loix fussent foulées par la violence des armes; orné de toutes les belles qualités qui peuvent rendre un homme recommandable en l'un et l'autre temps. Laquelle ville de Lymoges, bastie par un fondateur tant renommé, mémorable par son antiequité, annoblie par tant de ducs et vicomtes, espurée par la prédication du premier apostre des Gaules, *St Martial*; (2) et ladicte ville grandement louable pour sa fidélité aux roys de France, recent de nouveau bonheur en l'acheminement de son roy et segneur souverain HENRY quatriesme avec tant d'allégresse qu'il seroit impossible de particulariser le contentement qu'un chacun en avoit. Le pays de Lymousin est tenu pour être septentrional, froid et sujet extrêmement aux glaces : si est pourtant que les volontés des habitants ne furent jamais plus eschauffées au service du roy qu'ils estoient lors de son arrivée. Ce peuple est trop estroitement lié à l'amour de son prince pour en concevoir quelque sinistre opinion. Rien n'est bastant pour saper ny escrouler la forteresse de son cœur, cimentée de la propre main du devoir et de

(1) L'auteur le croyoit bonnement, ainsi que la plupart de ses contemporains; mais il ne faut pas adopter cette étymologie, ni tous ses accessoires sans examen.

(2) Ce qui suit est la vérité même.

l'obéissance : il n'y avoit point de glaçons qui requissent la lumière et chaleur de ce soleil de la France ; mais Lymoges estoit sont zodiacque pour estre plus méridional à ceux qui commençoient, par leurs froides volontés, à concevoir des *Titans* imparfaictz pour attanter d'escheller ce grand ciel de l'Estat. Ce fut une nouvelle qui estonna du commencement les habitants de Lymoges d'entendre que le roy estoit résolu de s'y acheminer ; non pour crainte d'avoir manque de fidélité, mais de peur qu'ils avoyent de fallir, recevans Sa Magesté moins convenablement qu'à sa grandeur royalle le requeroit.

Monsieur le duc d'*Espernon*, colonnel de la France, et gouverneur pour Sa Magesté en Lymousin, ayant reçu l'ordre de ses commandementz, bailla advis aux consuls de Lymoges que le roy estoit en volonté d'y venir. Ces nouvelles venant de sa part eschaufferent chacun à se disposer de recevoir le roy en toute magnificence. Ceste premiere ardeur fut attédiée tôt apres par un contre-advis qui courut que la publication de ce voyage n'estoit qu'un avertissement à ceux qui, déclinans de leur devoir, entreprenoyent de suivre des lignes qui s'en alloient les conduire dans un discours et un desdalle de désobéissance ; mais cette mesme vérité de la venue du roy, portée de bouche par le sieur viconte de *Chasteauneuf*, lieutenant pour Sa Magesté au mesme gouvernement, on commença à tenir pour asseuré cest acheminement. Les consuls, sur lesquels venoyt à tomber la charge de ceste réception, mettent peine à dresser l'appareilh de ceste entrée, font eslection d'un colonnel, de capitaynes des quartiers, enjoignent à un chacun de se tenir prest pour une si belle action, mesnageant si bien deux ou trois sepmaines qu'il leur restoit de temps, traversées encores de beaucoup d'incertitudes de cest acheminement, que toutes choses se trouverent prestes au jour de l'arrivée de Sa Magesté, si elle heust voulu permettre la cérémonie ce mesme jour ; mais les consuls, qui estoient messieurs maîtres *Jehan Martin*, procureur au siège présidial et banquier, *Antoyne Barny*, conseiller audit siège, *Martial Martin*, sieur des Monts, *Grégoire Decordes*, sieur du Haut-Ligoure, *Jean Vidaud*, *Pierre Duboys*, ayantz envoyé leurs députtez à la *Maison-Rouge* (1) le vendredi 14^e d'octobre, pour offrir au roy, qui y estoit arrivé ce matin, les humbles affections, les cœurs et volontés des habitants de la ville, il leur fit response qu'il avoit agréable ce témoignage de leur fidélité qu'il apprenoit de Lymoges ; mais qu'il ne la verroit que comme *escompte* durant trois ou quatre jours, et puis apres comme *roy*. Sa Magesté sçavoit que les consuls supportoyent impatiemment les manquementz qu'une précipitation apportoit à leur desseins, et leur voulut donner encores ce loysir. Cela fut cause que Sa Magesté entra ce soir dans la ville sans aucune cérémonie, que d'un cry d'allégresse de *Vive le Roy*, porté jusques au ciel par un meslange de voix de 30,000 personnes (2) pleynes d'allégresse de voir le prince, qui fut logé en la maison du *Breilh* (3), dressée et préparée à ceste fin au mieux qu'il fut possible.

Sa Magesté ayant séjourné six jours dans la ville, qui furent pour la pluspart fort pluvieux, print résolution de faire son entrée solemne le jeudi 20^e dudict moys ; et, pour cest effect, sortit le matin de la ville, et s'en alla dîner à *Montjauxy*, lieu et

(1) Sur la route de Poitiers.

(2) Parmi lesquelles il y avoit sans doute un grand nombre d'étrangers, que la curiosité pouvoit avoir attirés ; car il n'est pas vraisemblable que la population de Limoges fût alors aussi considérable.

(3) Cette maison occupoit une partie du local sur lequel est aujourd'hui bâtie l'intendance.

maison de sire *Jehan Mercier*, distante des faubourgs d'environ 4 ou 500 pas. Les troupes des compagnies de la ville qui passoyent au devant de son logis pour se randre au lieu assigné affin de se disposer à l'ordre de l'entrée, interrompirent son dîner. Le roy les voulut voir, et commanda qu'au retour on les fît repasser au devant du théâtre. Ce théâtre estoit dressé en la maison susdictie dudict *Jehan Mercier*, à costé du grand pavé qui est entre les faubourgs de *Montmailher* et *Montjaucy* : il estoit relevé de 9 ou 10 piedz, et en pouvoit avoir 100 ou 120 en quarré. On y avoit accomodé deux escaliers opposites, l'un pour monter à l'arrivée, l'autre pour descendre au retour. Ce théâtre estoit environné de barrières, tandu et pavé de tapisseries de tous costés. Sur le milieu estoit la chere de Sa Magesté, relevée de quatre degrés, couverte de veloux violet, avec un dais de mesme parure par le dessus, semé de fleurs de lis d'or avec plusieurs enrichissementz de broderie, pour recevoir les honneurs et entendre les vœux et les prieres de tous les ordres de la ville. Le roy, quelque temps apres son dîner, accompagné des princes du sang, mareschaux de France, chevaliers de l'ordre, garde des sceaux, secrétaires d'Estat, et autres officiers de la couronne, se randit sur le théâtre, duquel il decouvrit peu de tems apres, à 4 ou 500 pas, une procession de toutes les églizes, excepté *St-Etienne* et *St-Martial* ; laquelle procession, tant des paroisses, abbayes, conventz, religieux mandiantz et autres ecclésiastiques, jusques au nombre de 300, avec les croix de chaque église. Sa Magesté s'avança jusques sur la barriere du théâtre pour les voir passer de plus pres au devant d'iceluy.

On remarqua, au doux maintien du roy, que les chants d'allégresse spirituelle, poussés par tant d'ecclésiastiques d'une violante ferveur jusques au ciel pour sa prospérité, luy estoyent merveilleusement agréables. On le vit tout rampli d'un sacré zele, qui l'eslevoit à contempler l'humble modestie de ces dévotz religieux, lesquels faisoient l'ouverture de ceste cérémonie.

Peu de temps apres parurent les troupes de la ville, divisées en neuf compagnies, conduites sous autant d'enseignes différentes, qui pouvoient faire en tout 1,500 hommes, tous choysis d'age capable pour exécuter quelque exploit honorable. Chasque compagnie avoit ses drapeaux et livrées toutes diverses les unes des autres, et estoyent tous gentilleement accoutrés, armés de morions dorés et gravés ; les autres ayant la toque de veloux rouge cramoyzi ou d'escarlatte, la grecque de mesmes, le pourpoint de satin blanc, et le bas de soye ; les autres vestus des couleurs du roy, tous richement armés, marchant cinq à cinq, avec siffletz et tambours en bon nombre. A la teste de toutes ces compagnies estoit M^r *Jehan Douhet*, esleu, sieur de *Puymoulinier* et de *St-Pardous*, leur colonnel, couvert d'un habit de brocatelle, enrichy d'excellentes broderies, lequel arrivant au théâtre, et s'estant prosterné au devant de Sa Magesté, luy dict :

« Sire, ceste troupe de capitaines, qui commandent à toutes ces forces, sous l'autorité de vostre Magesté, ne pouvoit attendre plus grand contentement en ce monde qu'en la venue d'icelle pour la supplier tres-humblement prendre d'eux toute assurance de leur inviolable fidélité, et croire qu'ils veulent vivre et mourir sous vostre obéissance, comme vos naturels subjectz, tres-humblement et tres-obéissantz serviteurs ».

Le roy tesmoigna par sa response avoir pour agréable ceste humble submission, et se remit sur la barriere pour voir passer les troupes de la ville, faisant jugement de la valeur d'un chascun selon leur port et desmarche, disant par foys qu'ils avoyent tous façon de bons soldatz.

Ceste infanterie passée, se montrèrent 50 jeunes hommes de l'âge de 18 à 20 ans, enfans des principales maisons de la ville, conduictz par leur capitaine et guidon, superbement habillés, et d'une mesme parure, ayantz tous les manteaux d'escarlatte, couvertz de clinquantz et doublés de veloux à plein fonds, avec chascun deux jarquais, parés de leurs livrées; et, outre la gentillesse de leurs accoustremetz, dont la valeur estoit grande, n'y avoit un seul qui ne fust monté sur un cheval d'Espagne, ou d'autre cheval de grande valeur, caperassonné, le chanfrain fourny de pennaches, ayant au devant d'eux une bande de trompettes et clairons, qui fanfaroient continuellement, et sembloient doubler le courage et des cavaliers et de leurs coursiers. Le roy print plaisir de les voir voltiger dans ceste belle plaine qui venoit se joindre au théâtre, sur lequel le sieur de Comptaignac (1), ayant faict une humble inclination aux piedz de Sa Magesté, luy harangua pour toute sa troupe en ceste sorte :

« Sire, vostre Magesté arrivant en ceste province, et avec elle tout bonheur et prospérité, comme un astre bening, porte avec soy des favorables influences. Ceste jeunesse unie et assemblée en-cors et en courage vous vient dévotieusement offrir la volonté qu'elle ha de vous honnorer et servir; bien que l'effect ne puisse aucunement approcher du mérite du plus grand, plus victorieux et plus puissant monarque de la terre, néantmoins vostre Magesté recevra en gré (puisque nous ne cherchons autre heur en ce monde qu'en vostre service, ny d'honneur qu'en nostre obéyssance) que nous nous prosternions à vos piedz, et y randions l'hommage deu à nostre prince naturel et souverain, vous consacrans nos vies, nos fortunes, nos volontés, pour demeurer à jamais vos tres-humbles, tres-obéyssantz et fidelles serviteurs et subjectz. »

Sa Magesté vit de bon œil le généreux maintien de ceste brave jeunesse, et s'enquit du nom des maisons et familles de la pluspart, et de leur qualité, disant à ceux qui estoient pres de sa personne qu'il n'avait jamais creu Lymoges estre ce qu'il l'estimoit à présent; et leur respondit : *Je crois vos volontés de pareille affection que vous me les offrez, et le vous tesmougeray lorsque vous m'en requerréz.*

Après ceux-là, marcha le vice-sénéchal, avec ses lieutenans, greffier, archers, portans leurs hocquetons de livrée, montés sur leurs chevaux de service, et armés à leur accoustumée. Venoit par apres l'ordre de la justice, avec une modestie humainement grave et fort convenable à gens de ceste profession : ceste compagnie estoit composée des plus anciens et fameux advocats et procureurs apres lesquels estoient les huissiers du siege présidial, lieutenants civil et criminel, et premiers conseillers, advocats et procureurs du roy, et greffiers venoyent apres, ayans encores à leur suite douze sergentz pour empescher la presse et le désordre; tous lesdits officiers montés sur hacquenées couvertes de housses trainantz en terre, avec les houppes et franges de soye, eux vêtus de leurs longues robes, soutanes de satten et damas, avec leurs bonnetz et chapperons; les président et lieutenant-général avoyent des robes d'escarlatte rouge.

Comme le roy les eut descouvertz d'assez loing, il dict : *Voyez les officiers de ma justice : faictes retirer ce peuple de l'arrivée du théâtre, qu'ils puissent monter; et à mesme temps alla s'asseoir en son siege royal, ayant veu et entendu tous les autres à la barriere. Le sieur président Martin (l'homme qui avoit le*

(1) *Martin Benoist, seigneur de Comptaignac et du Mas-de-l'Age, mort en 1625, ou peut-être Pierre Benoist, son fils et son héritier, qui mourut quatre ans après le père.*

sçavoir et l'éloquence conjointz avec l'expérience qu'un bel aage et une grande et honorable charge luy ont acquis) porta la parole pour tout le corps de la justice; et, apres une humble et profonde submission, estans tous à genoux, parla au roy en ceste maniere :

« Sire, les anciens, voulant représenter la bonté, la grandeur et l'autorité du prince, disoyent que *Jupiter* avoit pour ses accesseurs et conseillers ordinaires, qui ne l'abandonnoyent jamais, *Didé et Thémis*, c'est-à-dire justice et équité, pour montrer que tout ce qui estoit fait par le prince estoit juste et équitable; estimans que *Jupiter* mesmes ne pouvoit bien commander sans justice, sans laquelle n'y a rien de ferme ny de stable en un estat : comme à la vérité Sire, les hommes ne peuvent jouir des graces et faveurs que le ciel leur départ, ny user équitablement des grands biens qu'il leur donne, si ce n'est par le moyen de la loy, par l'autorité du prince, et par la justice, laquelle est la fin de la loy; la loy, œuvre du prince; et le prince, image de Dieu vraiment empreinte en vous, grand prince et grand roy, plein de bonté, d'équité, de magnanimité et de clémence, seules vertus qui randent le prince heureux et immortel, et font qu'il n'y a rien de plus divin au monde; vertus inséparables de Votre Magesté, et pour lesquelles Dieu vous a esleu roy, pour commander à tant de millions d'hommes qui vous obéysent, et recognoissent que, comme il a colloqué au ciel, pour un bel image de sa divinité, le soleil, que telle représentation et telle lumiere vous estes en vostre royaume : vous estes la loy, et la justice, et l'équité tout ensemble; et, en l'image vive de Votre Magesté, nous voyons reluire *Didé et Thémis* ; nous voyons la bonté et équité, la magnanimité et clémence, par laquelle vous avez rammené au droict chemin vos subjectz desvoyés. Et ce grand royaume qui a fleury douze centz ans sous les auspices de tant de roys vos ayeuls, commencer, sous les vostres, autant d'heureuses années, qu'elles surpasseront toutes celles de vos prédécesseurs. Et pour ce, Sire, vos subjectz, qui se voyent commandés par si heureux et magnanime prince, tendent les mains au ciel, y dressant leurs vœux, que vostre Estat soit toujours calme et tranquille, et vostre personne en repos, de laquelle pend tout le bonheur de la France. Et à ce jour tant désiré, que vostre ville de Lymoges célèbre pour vostre bienvenue, vos subjectz respandent la joye et le contentement qu'ils ont de voir Vostre Magesté, à laquelle ils ne peuvent tesmoigner le bonheur qu'ils reçoivent que par acclamations et offres de demeurer éternellement vos tres-humbles, tres-fidelles et tres-obéyssantz subjectz; doublement vostre, comme leur roy et comme leur viconte. Et nous, Sire, qui sommes, dans vostre saint temple de *Thémis*, prosternés aux piedz de Votre Magesté, ne pouvans de paroles assez dignes représenter les tres-humbles services que nous luy devons, la supplians en toute humilité regarder les cœurs qui ne respirent autre chose que la fidélité, l'obéissance et tout ce que tous bons subjectz doivent naturellement à leur roy, avec humble priere à Dieu donner à vostre royale Magesté le comble de tout heur et félicité, et à nous la grace que nos intentions puissent tousiours tendre au bien de vostre justice et de vostre équité. »

Le roy, qui avoit escouté ce discours avec plus d'attention que les autres, respondit : *Je sçay que vous m'avez fidèlement servy : continuez, et faictes que mes subjectz soient conservés, leur rendant la justice que j'ay mise entre leurs mains; car ne me pourriez faire chose qui me cause plus grand contentement ».*

Et estans tous les susdits passés, vindrent les consuls, habillés de robes de velours tané, canellé, et de sayes de satten noir, montés sur hacquenées harnachées d'housses bandées à grandz bandes, frangées de saye, trainantz en terre, et ayantz

devant eux les gagers de la ville couvertz de robes my-parties d'escarlatte rouge et azuré, avec leurs masses, et à leurs costés, les staphiers à pied, parés de leurs livrées et devises; les conseillers de la maison de ville, et plus notables bourgeois, bien parés, et montés en grand nombre, marchans deux à deux, accompagnoient les consuls, lesquels arrivés au théâtre, et prosternés devant sa Magesté, *M^e Jehan Martin*, leur prévôt, lui fit ceste harangue :

« Sire, au milieu de ceste joye publique et acclamation de vostre peuple, nous, comme consuls de vostre ville de Lymoges, pour tous les habitants d'icelle, vos tres-humbles et obéyssantz subjectz et serviteurs, nous venons jeter aux pieds de vostre Magesté, admirant vos belles actions, pleynes de merveilles, prians Dieu, Sire, qu'il les veuille rendre plus heureuses. Vous estes nostre tres-grand, tres-victorieux et tres-débonnaire monarque et prince souverain; comme à vostre Magesté et aux roys tres-chrétiens vos prédécesseurs, nous et les nostres avons tousiours gardé fidélité, de mesmes avons-nous, Sire, une ferme résolution de conjoindre à ceste antiequité une inviolable constance et fermetté à vostre tres-humble service. En ceste mesme intention, et en toute humilité, Sire, nous offrons à vostre Magesté nos cœurs, vies et moyens, qu'elle recevra, s'il lui plaict, comme agréables victimes de notre tres-humble fidélité, subjection et service. »

Sa Magesté, avec un visage joyeux pour tout ce qui s'estoit passé, leur dict : *« C'est la vérité que vous m'avez esté tousiours fidèles : je n'oublierai jamais la cognoissance que j'ay de vostre fidélité »*; et, se levant de son siege, commanda qu'on fit marcher chascque compagnie en son ordre vers la ville.

Despuis le théâtre jusques au logis de Sa Magesté les rues estoient tandues entiere-ment de tapisseries, peintures, tableaux et devises; et tout le long estoient les régimentz des gardes et compagnies de la ville, pour empescher qu'il n'y heut aucun désordre ou confusion. Le roy, descendant du théâtre, précédé par tous les susdicts, monta à cheval, et fut conduit par les consuls de la ville, montés sur leurs hacquenées, jusques à la porte Montmailher (1), au devant de laquelle, pour la magnificence de ceste antrée, affin de faire démonstration de la joye et liesse incroyable que les habitants recevoient de ceste nouvelle venue, estoit dressé un avant-portailh d'une structure excellente : son diametre, par pied, estoit d'environ cent piedz, et vingt de hauteur, jusques aux galleries, qui s'y voyoient percées à jour, portées sur quatorze pilhers, mesurés et comportés en sept divisions esgalles, empiétées dans des stillobates (2) industrieusement faictz et moulés de brique. Ces sept dimentionz rendoyent autant d'arcades, les panneaux terminans la circonférence, lesquelz estoient couvertz d'une ingénieuse et tres-subtille peinture, ainsin qu'il sera dict cy-apres.

Sur la voulte de cet avant-portailh, se voyoit encores un domme, relevé à l'antique et façon *doriens*, de vingt piedz, sur la sode duquel estoit eslevé un grand colosse d'homme, plus haut que le naturel, estant de douze piedz de hauteur, si bien formé qu'il estoit impossible de voir chose mieux faite : c'estoit la figure de nostre grand *Lemovix*, fondateur de Lymoges, qui tenoit en sa main droite une clef d'argent, et, en l'autre, un cœur tout enflammé, pourtant un cimettere à son costé, et faisoit contenance de s'incliner vers l'endroit de l'entrée de l'arrivée de Sa Magesté pour luy offrir et les cœurs et les clefs de la ville tout ensemble. Les

(1) Démolie vers 1768. Elle étoit à l'entré de la rue des Combes, en face de la place maintenant nommée la place Dauphine.

(2) STYLOBATES, s. m., terme d'architecture, piédestal d'une colonne, ou le soubassement de l'avant-corps d'un édifice. (Diction. de l'Académie Française, art. *Stylabate*.)

berceaux de ces arcades estoyent tous couverts de rameaux verdoyantz, fort agréables à la vue, aux flancs desquels se voyoit un mélange d'une peinture fort desliée, représentant tant de belles devises que la diversité arrestoit un chacun à les contempler. Entre autres, on y voyoit la représentation d'un autel, desdié à la clémence du roi, au devant duquel estoit tiré, mais d'une main asseurée et tres-subtile, un lion qui se jouoit avec une biche, au bas de laquelle peinture estoit escrit en lettres d'or :

Mansuetus et clemens,

devise si convenable à la bénignité du roi que, jointe à l'autre suivante, ceux qui volontairement se sont soumis à la juste et légitime domination, et au contraire les téméraires et présomptueux qui ont tâché s'y opposeront trouvé que c'estoit le propre de Sa Magesté :

Parcere subjectis, et debellare superbos.

Aussi y avoit-il en l'autre autel, tout proche du précédent, consacré à la force invincible de sa mesme Magesté, un lyon, qui deschiroit avec ses dentz et griffes une beste féroce portant la forme et contenance d'un tigre; et au dessous se lisoient ces motz en mesmes caracteres :

Superbis feror.

Et ce qui rendoit la dédicace de l'un et de l'autre autel intelligible estoit que, sur le petit arc du premier, estoit écrit en grosses lettres :

Augusta HENRICI quartæ clementia victos sublebat quos fortitudo prostraverat.

S. P. Q. Lemovicens. P. D.

Et sur l'arcade du second se lisoient aussi ces mots :

Invictæ HENRICI IIII fortitudinæ, quæ superbos domat, rebelles profligat.

S. P. Q. Lemovicæ P. D.

Et, pour plus parfaite intelligence qu'en ces deux autels estoyent vénérées la force et mansuétude du roi, on y avoit tout à propos adjointé autour de leurs quadratures :

Sæpe armis et consilio hostes et insidias, sæpius te ipsum clementia et humanitate superasti.

D'autre costé estoient aussy naïvement représentées deux licornes, qui baignoient leurs trompes dans le courant d'un fleuve argentin, bordé de rozeaux aquatiques, tels que nostre *Fleuve* (1); et au-dessus estoit escrit sur un champ azuré :

Dilectus tanquam filius unicornium,

pour tesmougnier que le peuple de Lymoges chérissoit et adoroit humainement ce prince de merveilles. Par le dessous se lisoient encores ces deux vertz :

*HENRICI virtus fraudes extinguit et arcet
Insidias; regno pacem parit atque quietem.*

A travers du grand arcade, on descouvroit le premier portailh de *Montmailher*, sur le frontispice duquel, et par le milieu, se voyoient deux anges tenans leurs

(1) Rivière qui passe auprès de Limoges.

gauches eslevées, portans en icelles deux couronnes suspendues, au-dessus desquelles se lisoit :

Non in cassum tantos patière labores.

Et au dessous, ceste devise, de laquelle se luoit tant un des prédécesseurs de Sa Magesté :

Munet ultima celo.

Se voyoit en outre une main polie, qui sembloit présenter au roy une belle palme, vrai symbole de ses plus beaux exploits, avec ceste promesse assurée :

Spondeo digna tuis ingentibus omnia capitis.

Il y avoit en cest avant-portailh tant d'autres belles et ingénieuses inscriptions qu'un conseiller du siège présidial (1), esprit vraiment capable de choses rares, avoit inventées, dressées et conduictes à telle perfection qu'elles estoient singulièrement agréables à un chascun, et lesquelles seroit grandement pénible de vouloir particulariser et déchiffrer par le menu. Les galleries et pavilions, qui estoient garnis d'un bon nombre de musiciens et de toutes sortes d'instrumentz, qui rendoyent un meslange et concerts de musique si doux et plaisant que les sons et chantz qui s'entendoyent comme venantz d'un lieu fort esloigné faisoient sembler que ce lieu fût la charolle d'*Apollon*. Tout ce beau chœur estoit bien proportionné de plusieurs voix et instrumentz accordés et mariés l'un à l'autre, au milieu de ces palinodies eslevées à l'honneur du roy par ceste harmonie continuelle.

Comme Sa Magesté estoit sur le premier pas de l'entrée de ce portailh, on vit eslever une nuée clairement espee, qui vint comme fondre et s'entrouvrir au devant de Sadicte Magesté, de laquelle sortit un beau jeune enfant portant l'habit et maintien d'un ange, lequel présenta au roi les clefs de la ville, d'argent doré, autour desquelles se voyoient deux serpents entrelassés par des plis et replis, si subtilement menés qu'on jugeoit que l'ouvrier avoit employé tout le plus beau de son industrie pour la perfection de ces clefz, où il avoit en outre ingénieusement empreint et gravé les armes du roy, de la reyne, de monseigneur le dauphin et de la ville; et encores volontiers que son nom, comme dans le bouclier d'un autre *Achilles*, s'y pouvoit remarquer aisément. La matiere ou l'ouvrage de ces clefs revenoient à plus de 500 liv. (2) Le petit demi-dieu, offrant ce premier présent à Sa Magesté, lui dict ces vers :

Avec ces clefs les biens, voirez mesmes la vie
De ce peuple est acquise à vostre Magesté.
Recevez de bon œilh, Sire, je vous supplie,
Ce que chascun vous offre en toute humilité.

Sa Magesté receut avec un grand contentement ces clefz, et les bailha ensemble temps au sieur de *La Force*, capitaine des gardes.

Ceste premiere cérémonie parachevée, les consuls mirent pied à terre dans le baloir de *Montmailher*; et, ayantz tous six prins chascun un baston du poyle, suivant le rang de leur élection, le porterent découvertz au dessus de Sa Magesté, laquelle s'estant avancée dans la ville, on entendit le tonnerre des canons, qui donnoient le salut de la bien-venue du roy, depuis la platte-forme des Aresnes (3),

(1) L'auteur ne le nomme pas, en quoi il a eu tort.

(2) Somme bien plus considérable dans ce temps-là qu'elle ne le seroit aujourd'hui.

(3) Cette platte-forme étoit sans doute où est maintenant la place d'Orsay.

sur laquelle on les avoit logés. Le poyle que nous avons dict estoit autant somptueux et magnifique qu'il en soit esté jamais présenté à aucun roy en son entrée aux plus fameuses villes de son royaume. Sa forme estoit ovale, relevée en voulte sur le milieu : les pantes et frangettes qui l'entournoient, entrecouppées, affin que, sans empeschement, Sa Magesté peut voir et estre veue de tous : l'estoffe estoit de veloux bleuf azuré, tout parsemé de fleurs de lis d'or, avec des porphilures, feuillages et autres enrichissementz d'une excellante broderie ; les houppes, gros flocons et crespines d'or, qui se voyoient rangées d'une belle proportion, et rendoyent une diversité tant agréable, que les regardantz confessoient n'avoir veu de leur souvenance une pareille piece si riche. Sôn dedans estoit un beau ciel de toille d'argent, desparty en plusieurs divisions, par le moyen des broderies, clinquantz et autres enrichissementz, que l'ouvrier y avoit tout expressément adjouté, le vuide desquels despartementz estoit aussi tout parsemé d'estoilles d'or, richement appropriées, avec deux beaux escussons de France, l'un droict à la perspective de Sa Magesté, l'autre sur le dernier et à l'opposite. Par le dehors, et sur la sommité du poyle, y avoit une grande fleur de lis d'or, esclatante comme un rayon de soleilh. Il estoit soubtenu de six bastons, ayant chacun une grosse pomme dorée sur le bout, selon le nombre des six consuls qui le portoyent. L'estoffe ou façon revenoit à 1,800 livres.

Sa Magesté entra sous ce poyle, et fut conduite le long de la grand rue *des Combes*, laquelle estoit toute tapissée comme les autres, y ayant grande quantité de personnes, tant des habitants qu'autres de la province qui y estoient accourus de plus de vingt lieux pour recevoir ce bonheur de voir leur prince souverain en un lieu où les roys de France n'ont accoustumé de s'acheminer, ne se trouvant point que depuis le roy *Louis unzième* aucuns des prédécesseurs de Sa Magesté fussent venus à Lymoges. Et sur ces entrefaictes Sa Magesté dit au prévost des consuls qu'il y avoit bien long-temps qu'on n'avoit fait de pareille entrée à Lymoges. « Sire, respondit le prévost, nous avons, de nostre mémoire, reçu fort magnifiquement ANTOINE DE BOURBON (1), pere de Vostre Magesté. — Il est vray, respondit le roy ; mais c'estoit seulement en qualité de viconte : il n'estoit pas roy de France ».

Et, s'acheminant ainsi le long de ladite rue, qui retentissoit d'un cry d'allégresse de *vive le roy !* Sa Magesté print garde qu'on y mesloit un *vive monseigneur le dauphin !* dont il reçut un grand contentement, et dit : *Ce peuple m'ayme ;* et, passant plus outre, il découvrit, sur le milieu de la rue, ceste belle fontaine (2), admirable, et pour son antiquité, et pour l'abondance de sa source, et pour la bonté et commodité de son eau ; mais, outre sa beauté ordinaire, l'on y avoit apporté un si singulier artifice que la nature et l'art sembloient combattre à qui demeureroit l'honneur d'avoir plus contribué à la perfection et embellissement de ceste piece. Le roy, au premier rencontre, croyoit que les consuls eussent fait composer artificiellement ceste fontayne pour d'autant plus décorer son entrée, jusques à ce que, approchant de plus pres, il vit réjallir vivement les gros surgeons d'eau vive par un bon nombre de tuyaux, qui pousoient naturellement ceste abondance d'eau qui coule d'ordinaire de ladite fontayne, et dans celle *des Barres*, qu'on avoit jointes ensemble pour plus grande merveille.

(1) Roi de Navarre et viconte de Limoges. Il fut reçu solennellement dans cette ville le 20 décembre 1556.

(2) La fontaine dite du Chevalet, *alias* de Constantin, détruite de nos jours, et dont on a conduit l'eau auprès de l'hôtel des monnoies, dans la même rue, qu'elle n'embarrasse plus, comme elle faisoit alors.

Ceste fontaine est fort antique; sa source n'a pas esté casuellement trouvée, comme ceste autre tant renommée au promontoire de l'isle d'*Imbros*, de laquelle un gros pan de terrain, s'estant esboulhé du promontoire, brisa plusieurs rochers, et en fit fortuitement la descouverte; ny produite à l'hazard d'un coup de pied de cheval, bien qu'elle porte le nom de *Chevalet*, comme la fontayne *des muses* par *Pégase*: la nostre a été recherchée jusques à sa source, et par apres conduite par ses beaux aqueducz, desquels Lymoges est richementourny, jusques au lieu où elle vient surgir. Les beautés naturelles n'ont point besoin d'aucuns ornemens, comme estans de soy parfaites. Ceste fontayne, avec plusieurs autres, embellit grandement la ville de Lymoges; mais encore l'artifice qu'on avoit joint à ce qui estoit du naturel rendoit encores ladicte fontayne plus agréable.

L'un de ses principaux ornemens estoit une pyramide autrement eslevée par le dessus, d'environ 80 ou 100 piedz, avec des arcades, qui venoyent s'y joindre de l'un à l'autre costé de la rue; le tout conduit avec toutes les proportions et beautés artificielles qui peuvent estre apportées à un bel œuvre. L'exagome de la pyramide et flancz des arcades estoient tous couverts et réparés par entrelasementz de verdure, avec tant de feuillages, si artificiellement ondoyans et refandus que cella donnoit un grand esgayement à tout l'ouvrage. Il y avoit quatre *Néréides* en relief, eslevées sur le haut des quatre pilliers qui soutenoient l'esguilhe de la pyramide; les deux qui estoient premierement opposés à Sa Magesté portoyent; savoir: le premier pilher, un *canistre* plein de fleurs et de fruitz; et l'autre une *hidrie*, remplie d'eau, faisant semblant de la verser dans la tasse de la fontayne, pour accroistre davantage son abondance; et d'autre costé, des rouleaux, en l'un desquels estoient ces motz:

Prudentiâ et fortitudine paravi regnum.

Et en l'autre:

Paratum justitiâ et moderatione retinebo.

Les deux autres pilhers se voyent à demy courbés et couchés de bonne grace parmy les joncz, le tamary, le soucher et les glais: tout au ault de l'esguilhe fut planté un globe doré, sacré à Sa Magesté royale, pour la conservation duquel estoit gravé tout au tour en lettres d'or:

Donec totum impleat orbem.

Et, pour témoignage de l'antiquité de ceste fontaine *Constantine*, on avoit rempli le vuide d'une des arcades, qui venoit aboutir à la pyramide, d'un cartouche, qui pendoit à plomb, dans lequel se lisoit, en lettre noire sur le blanc:

CONSTANTINO MAGNO IMPERATORI,

Ob fusum, victum, prostratum, ac tandem imperatoris equi calces occisum Gallum Annovellianum, Aquitania prefectum, qui consortem imperii Licinium adversus illum are et mille joverat, ob idque lemovicensem ecclesiam spoliaverat, populus lemovicensis in fonte peremit, perennem dicavit memoriam anno Christi trecentesimo decimo sexto.

Je ne veux obmettre icy l'emblème de *Sanzon*, tant convenable à la générosité et douceur du roy qu'on ne la sçauroit mieux exprimer sous telle autre peinture qu'on peut inventer: c'estoit la représentation d'un fort et puissant *Sanzon*, qui

se voyoit , entre ces deux premieres *Néréides* , si bien figuré qu'il sembloit abatre et terrasser avec une massue, comme un autre *Hercule* , un lion d'une grandeur et fierté excessive, pantelant à ses piedz, duquel, contre l'ordre de la nature, qui produit d'ordinaire des effectz semblables à leurs causes , sortoit une grande quantité de mouches à miel. Sur le quarré de ce tableau se lisoient ces mots :

• *De forti egressa est dulcedo.*

Et aux deux flancz, pour l'éclaircissement de l'énigme :

HENRICUS *leons fortior* ;

HENRICUS *melle dulcior* ;

Et au bas d'icelluy, ce distique :

Vi superis hostes, peteri que resurgere victos.
Dulcia sic forti mella leons fluunt.

Et encore ce quatrain :

O fortunés subjects ! O France bienheureuse !
Qui flechis sous la loy d'un monarque si doux !
Sa vertu te rendra pour jamais tres-fameuse :
Ses victorieux lauriers , tres-redoutable à tous.

Il y avoit encores plusieurs autres devises, escriteaux et épigrammes, que les espritz les plus desliés du barreau du siege présidial s'estoyent esgayés d'inventer à l'honneur du roy ; entre autres , ceste-cy, qui estoit justement posée sur l'endroit où devoit passer Sa Magesté, et qui fut trouvée fort convenable pour tesmoigner que la ville de Lymoges ne pouvoit plus estre estimée petite, puisqu'elle logeoit et recevoit chés soy le plus grand prince de la terre ;

Quod tibi, rex Auguste, potest urbs iste resignat.
Gesit et adventa luxuriare tuo.
Parva licet, tamen obsequio tibi nota fideli,
Magna erit hospitio principis aucta sui.

Le dedans de cette pyramide estoit aussi fourny d'un bon nombre d'instrumentz et de voix, lesquelles s'entremeslans avec le murmure de l'eau rendoyent une double harmonie. Toutes choses sembloient favoriser ceste heureuse réception de Sa Magesté. Nous avons remarqué, au commencement de ce discours, que les six ou sept jours précédents avoient esté fort pluvieux et mal-propres pour telle cérémonie ; mais, sur le point qu'on vouloit faire l'ouverture de ceste entrée, le soleilh, auparavant triste, couvert de nuages, et qui sembloit n'esclairer qu'à regret, redoubla sa lumiere pour faire voir plus clairement une action si royalle. Et, comme le roy outrepassoit ceste fontayne, apres y avoir contemplé à loysir toutes les diversités de cest embellissement, s'acheminoit vers l'esglise de *St-Martial*, la nuict commença à s'approcher ; et la lune, enviant à son frere qu'il fût seul *porte-flambeau* en ceste magnifique cérémonie, parut avec une clarté si brillante qu'il sembloit qu'elle deût ramener un nouveau jour. Sous la faveur de sa lumiere, le roy arriva devant la grand porte de *St-Martial*, laquelle on avoit enrichie d'arcs triomphanz, faictz et compartis par une ingénieuse et tres-belle disposition ; à un chacun desquels se lisoit quelque gentil traict à la louange du roy ; mais entre

autres un souhait de toutes les félicités qui peuvent combler de bonheur un grand prince, contenu en ces motz :

In hanc, HENRICE optime, quam tutamur urbem, te admittisse latamur; hanc, uti duplici jure tuam, et semper tibi tuisque fidam, agnosce : paco exorna, bello proteges, utroque tempore fove et subleves : sic semper serviant tibi populi tui, et incurventur ante te inimici tui : dies super dies adjiciantur tibi : assideat tibi regina in beneplacito tuo : et post te sedeat pacificus filius tui super solium tuum (1).

Ceci estoit soutenu et porté par les deux saints tutélaires de la ville, *St Martial* et *Ste Valérie*, eslevés en reliefz ; et au-dessoubz on voyoit deux mains s'entredonnanz la foy, en forme d'alliance, avec ceste devise :

Accipe, daque fidem.

La sonnerie des grosses cloches, desquelles ceste esglize est fort richement pourveue, meslée avec le murmure du peuple, faisoit eslever un tel bruit qu'il estoit impossible de s'entrevoir, jusques à ce que le roy fut au devant de l'esglize, où Sa Magesté fut receue, au premier degré, par révérend pere en Dieu messire *Henry de La Martonnie*, évesque de Lymoges, assisté des abbés, chanoynes et autres ecclésiastiques de son clergé ; et, comme c'estoit un personnage doué de plusieurs rares et singulieres vertus, ayant celle de bien dire, mesme en ses discours familhers, tellement esminante par dessus les autres que ceste-cy leur servoit comme d'une claire lumiere, pour faire voir et esclairer leur beau lustre par-tout ; apres avoir randu à Sa Magesté la dévoute submission que les prélatz de sa qualité lui doivent, il luy fit un discours comme s'ensuit.

Au partir de là, Sa Magesté fut conduite le long de la grande nef, qui estoit tendue des deux costés d'une riche tapisserie dans le chœur de l'église (de *St-Martial*) où l'on avoit dressé un grand ciel de veloux rouge crameysi, avec un oratoire relevé au dessoubz, garni de carreaux de mesme parure, sur lesquels le roy s'estant incliné, le cœur commença retentir d'un chant d'action de graces pour l'heureuse arrivée et prospérité de Sa Magesté, laquelle, pendant ces chants spirituels, fut veue eslever son cœur à une dévoute méditation des œuvres de celluy qui tient le cœur des roys en ses mains.

Le *Te Deum* fini, l'on fit ouverture des plus riches trésors de ceste esglize ; mais, entre autres, de ce précieux reliquaire du chef du glorieux *St Martial*, qui ne se montre qu'à chaque septenere d'années ; et, comme les coupes d'or, garnies de plusieurs pierreries, dans lesquelles il repose, furent ouvertes au devant des yeux de Sa Magesté ; ses yeux, principalement randus, ce semble, plus esclattans par la présance de ce divin joyau, tesmougnèrent des puissants effectz d'un zele sacré de la foy et religion de ce prince, que la dévotion, comme un tres-fort ministre de l'amour de Dieu, faisoit ruiceler abondamment dons son ame. Son cœur présent, en cest instant vrayement touché de l'ayman de l'amour divin, Sa Magesté fut veue, d'une façon toute royalle, mais d'un cœur humble et dévot, vénérer, adorer et louer Dieu en ses saints : il baisa plusieurs foyz ce saint reliquaire, y fit toucher sa

(1) Les vœux de l'auteur ont été parfaitement accomplis jusqu'à présent pour ce dernier article : puissent-ils l'être à jamais !

croix et son chappellet; et, ladite cérémonie estant finie, Sa Magesté s'en retourna, sur les mesmes pas, à la porte par laquelle elle estoit entrée en l'esglise, où les consuls l'attendoient.

L'on avoit bien préparé la sortie d'un autre costé, et paré superbement la porte du *Cloistre* de plusieurs beaux ornementz, d'arcades, revestues de rameaux d'olivier comme estoit ausy ceste autre fontayne (1) qui se voit en ceste belle place du *Cloistre*; laquelle, par le murmure de son eau, rendoit un grand esgayement à ceste sortie, pour l'embellissement de laquelle, et affin de n'aller emprunter sa parure plus loing, on s'estoit servi de l'emblème que le roy *Louis-le-Débonnaire*, empereur et roy de France, fils de *Charlemagne*, y avoit faict mettre lorsqu'il édifia ce dévot et ancien temple en la forme que nous le voyons pour le jour d'huy : c'estoit une lionne qui sembloit enfanter des lionceaux, et à mesme temps, cruelle envers sa propre geniture, les tuer et deschirer avec ses griffes. *Thevet* a faict estime de ceste piece, en sa *Cosmographie*, comme fort antique. Au dessoubz y a certains vers, que la longueur du temps a presque du tout effacés; néanmoins on les avoit extraictz, et par apres gravés en lettres d'or sur un champ noir, au-dessus de ceste lionne, en ces molz :

Opprimit hanc natus Gaiſer malè senus alumnâ ,
Sed preſſus gravitate , luit ſub pondere penas.

Et au-dessoubz, cest autre :

Alma lemaſ duces ſurſus parit atque coronat.

Et, pour tesmougnier que c'estoit *Louis-le-Débonnaire*, fils de *Charlemagne*, qui avoit faict édifier ceste église en la forme qu'elle paroît à présent, et faict poser ceste merque que nous avons dict, on y avoit ajouté plus bas, en mesmes caracteres :

Ludovicus pius, imperator, et Gallorum rex, ob devictos a Pepino, avo, Gaiſerum, à Carolo magno, patre, Hunaldum, eccleſiarum Aquitaniaſ expilatores, pacis infractores, et recidivos hoſtes, hoc monumentum, in exteriori parte hujus œdis, ab eo constructæ, poni curavit, in œ.... dicavit, anno Chriſti quadricēſimo (2) trigeſimo ſecundo.

Mais, à cause que la nuit estoit désià haulte, et que l'on croyoit, suivant la proposition que le roy en avoit faicte entrant dans l'église, qu'il voult coupper chemin, et se retirer en son logis, Sa Magesté ne sortit par ceste porte du *Cloistre*; ains fut conduite à la premiere, par laquelle elle estoit entrée, où estant arrivée, avec un visage joyeux et tout plein d'allegresse, il dit aux consuls : *Allons maintenant où vous voudrez*. Ces paroles augmentèrent le courage, et aux consuls, et à tout le peuple, qui supportoyent auparavant avec regret que Sa Magesté ne continuât de suivre les lieux destinés à son passage. On vit soudain naistre un beau jour parmi l'obscurité de la nuit, par un nombre infini de flambeaux, qui furent

(1) Il est ici question de la porte méridionale de l'église de St-Martial, par laquelle on sort de cette église sur la place voisine, qui étoit alors moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y avoit une fontaine, qui n'existe plus, et dont la tasse de pierre sert maintenant d'abreuvoir aux chevaux de la poste, dans les fossés de Montmaller. Cette porte, la place et la fontaine étoient appelées du *Cloistre*, parce qu'elles avoisinoient l'ancien marché au bled, nommé le *Cloistre*, et qui a été fermé de nos jours.

(2) Il y a faute dans cette date : au lieu de *quadricēſimo*, il falloit *octingentesimo*.

allumés à et là le long des rues et fenestres des maisons; tellement qu'il sembloit que quelque aurore vint s'esclorre à travers de ces ténèbres et obscurité de la nuit.

Cela arriva, sans y penser, que ceste cérémonie fut continuée dans le commencement de la nuit : on croyoit avoir du jour de reste; mais ce rencontre casuel servit de plus grand ornement à ceste entrée : cela donna du lustre et de l'esplendeur davantage à cest acte célèbre. L'air de la nuit est plus posé, tranquille et moins bruyant que celluy du jour. Les plus grandes magnificences des anciens se faisoient à la lueur des torches. L'esclat et splendes honneurs heillo plus clairement parmy le sombre de la nuit que non pas en plein midy.

Le roy, estant monté à cheval, se remit sous le poyle, porté, comme auparavant, par les consuls, lequel avoit esté garanty des mains des pages et lacquetz par commandement expres que Sa Magesté leur en avoit, faict entrant dans l'église; et fut conduit, sous ce poyle magnifique, par la grand'rue *des Taules*; de là, en *Crochetsdos*, *Montant-de-Manigne*, *Bancs* et la *Ferrerie*, au bout de laquelle on avoit faict conduire une autre belle fontayne, tirée de celle d'*Eygoulens*. Sa forme estoit quadrangulaire, ayant à chasque coing un griffon regorgeant une grande abondance d'eau. Ceste fontaine estoit posée entre ces léopards de pierre, qui se voient en ceste petite *place St-Michel*, relevée de douze piedz, ornée de plusieurs peintures et devises. Sur la sommité estoit posé un *Mars*, armé d'une targe et d'une espée, portant la forme d'un furieux homme. Ce bravaſche (1) estoit veu et regardé diversement : par les uns, comme par desdain et par exécration; par d'autres, par honneur, par révérence et par admiration; mais, aveuglés en leurs passions guerrieres, ils ne s'appercevoient pas que ce *Mars*, fils de la déesse *Enio*, estoit navré d'une playe mortelle, qui paroissoit à demy sur son costé sinistre; laquelle il avoit receu par nostre tant renommé guerrier *Diomedes*, qui pouvoit seul blecer les déités mesmes, et, par ce moyen, assoupir tout d'un coup, et comme estouffer en leur berceau, ces hydres de *Bellone*, que quelques-uns, impatientz de la paix, vouloyent faire renaistre en son royaume; et, pour faire voir à quelque occasion les léopards avoient esté érigés et eslevés en pierre, en plusieurs endroitz de la ville de Lymoges, mesmes en celui duquel nous venons de parler, on avoit escrit, sur la superficie d'un carré de ceste fontayne, les motz qui suivent :

EUDONI, *Aquitania, duct, ob fidas et opportunas suppetias* CAROLO MARTELLO, *in clade Turonensi, contra ABDIRANUM, præstitas*, GREG. III, *pont. max., honoris ergo, pro stemmate, pardum aureum, in æquore Rubro, concessit, populusque Lemovicensis hos lapides erexit.*

Et plus haut :

Sors des lieux souterrains, sors, ô vive fontayne !
Plus claire que l'argent fais réjaillir ton eau.
De doux, coulans ruisseaux arrouse ceste playne,
Où passe ce qui est au monde de plus beau.

De là Sa Magesté passa au devant de ses deux maisons; sçavoir : celle (2) où sa

(1) BRAVACHE, un fanfaron, *jactator*. (Diction. du vieux langage françois, par M. Lacombe, édit. in-8, 1766, p. 79) — BRAVACHE, s. m., faux brave, fanfaron. (Diction. de l'Académie Franç., verbo BRAVACHE.)

(2) On croit que cette première maison étoit celle où le bureau des finances a siégé depuis, jusqu'à ce qu'il a transféré, dans ces dernières années, son siège au nouveau palais. Cette ancienne maison du vicomte de Limoges n'existe plus : M. Etienne, président de l'Election, a fait un jardin sur le local qu'elle occupoit, et qu'il a acquis depuis sa destruction.

justice comme vicomte et seigneur de la ville est exhibée; et au devant du palais, où la même justice est randue sous son autorité, comme roy de France, à ses subjectz; et apres se retira en son logis du *Brustla* (1), à l'arrivée duquel on avoit approprié un avant-portailh ayant l'entredoux voulté jusques à la premiere porte de la basse-cour, et recouvert de feuillages de lauriers et d'autre verdure. A la clef de cest arc pendoit un escu de France à fonds d'azur enrichy d'un collier des ordres, à double rang de coquilles, qui lui donnoit un fort beau lustre, avec un ange de chasque costé, portant en leurs gauches eslevées une couronne impériale, pour vray timbre de cest escu, pour signifier que le roy ne recognoit aucun supérieur en terre, ains est monarque souverain en son royaume, qu'il ne tient sinon de Dieu et de son espée.

Traversant la cour du logis, on rencontroit l'autre portal de l'entrée du grand escalier, qui estoit ausy orné d'un avancement soutenu par des pilastres canelés, garnis de gros bouilhons de fleurs et autres ornementz, d'une belle et magnifique peinture. Sur le milieu du berceau de cest arc estoient ausy posés deux autres grandz escussons; l'un, portant les armes de Navare; et l'autre, de la ville, au-dessus desquels se lisoit, en lettres d'or :

HENRICO QUARTO, heroi fortissimo et prudentissimo, quòd, reconciliatis, pacatis subditorum animis, pace firmatâ, regnum regno restituerit, S. P. Q. Lemovic. Popul. hilaritate publicâ fidelitâi perpetua.

Sa Magesté, pendant son souper, ne prononça gueres autres propos que sur les particularités de ceste entrée, répétant souvent que tout ce qu'il avoit veu en cest acte luy avoit esté fort agréable, et que ce peuple avoit montré une merveilleuse affection à son service. M. de *Villeroy* rendit ce mesme tesmougnage aux consuls, leur disant qu'ils estoient obligés de rendre grâces à Dieu de ce que le roy estoit tres-content du devoir que Lymoges lui avoit rendu.

Et le lendemain, pour l'accomplissement de cette cérémonie, les consuls furent tous ensemble, vestus de leurs robes, et portans les marques et livrées de la ville, qui sont chapperons de damas rouge cramoysi, présanter à Sa Magesté deux grandes médailles d'or, du poid de douze marcs, mais burinées et gravées avec tant d'artifice qu'il faudroit que j'empruntasse le burin et la main mesme de l'ouvrier (3) pour en tracer icy la figure afin de n'obmettre rien de leurs ornementz, n'estant possible de suivre avec la plume la subtilité de la main du maistre qui s'estoit esgayé à rendre ces pieces excellemment rares et parfaitement singulieres. En la premiere on voyoit le portraict du roy, armé de toutes pieces, monté à cheval, qui sembloit bondir à travers une grande armée, battre et abattre tout ce qui se presentoit au devant de Sa Magesté pour faire résistance et s'opposer à ses triomphes, tel qu'on l'a veu d'autres foyz et admiré au retour d'une infinité de ses belles et grandes victoires, tout couvert et chargé de lauriers et de palmes. Et, droict à l'opposite de Sa Magesté, estoit un bel escusson, gravé des armes de France et de Navarre; et sur le bas, presque aux piedz de Sa Magesté, un autre escu, portant les armes de la ville. Tout autour de la circonférence de ceste premiere médaille, on pouvoit lire ces molx :

(1) Aujourd'hui l'intendance.

(2) Le présent du roy, fait par les *Masberaux* aux despens de la ville. (Note de l'auteur de ce discours, etc.)

HENRICO QUARTO, regi christianissimo, heroi fortissimo, invictissimo, clementissimo, S. P. Q. Lemovic. advententi. 1605.

Comme ceste premiere estoit vouée et consacrée au roy, l'on avoit creu qu'on ne pouvoit dédier la seconde à personne qui lui fut plus chere et affectionnée que Monsieur le dauphin, digne fils d'un si digne pere, les tendres ans duquel promettoient à la France un comble de tant de félicités que les subjectz de ceste couronne ayent jamais peu jouir et gouter sous le regne heureux et fortuné de St Louis, duquel il est véritablement descendu, et dont il porte le nom. C'estoit donc le portraict de monseigneur le dauphin, qui estoit excellemment tiré en ceste seconde médaille, ayant un pied sur la terre et l'autre sur la mer, porté et soutenu par un dauphin marin, qui sembloit s'esgayer davantage le long du bord de son océan, pour sentir et voiturier sur son dos une si plaisante et agréable charge, laquelle le rendoit tout hautein et glorieux parmi les autres poissons qui se voyoient à sa suite à travers des eaux azurées de ce moyteux élément, pour présager que l'empire de ce jeune prince s'estendrait tout autant que la terre et la mer peuvent comprendre d'estandue. On avoit par apres approprié une belle palme verdoyante en sa main; vray symbole des grandes victoires qui lui sont promises du ciel, et de la paix qui doit fleurir entre ses subjectz, sous son heureuse domination, apres celle de son pere. On voyoit encore pardessus deux anges, qui posoyent doucement sur sa tête un riche double diadème; et plus haut, une aigle, suspendue en l'air, sortant d'une nuée, qui de mesmes laissoit tomber dessus sa teste une couronne impériale, pour présage certain que tout fléchira un jour sous la puissance de ce généreux aiglon de la France. Le circuit de ceste seconde médaille estoit entourné de ceste devise :

*Jam conlum, imperii dignum, te signat honore.
Nusquam abibo, et tutum patriâ te sede locabo.*

Le peu de temps qu'on avoit assigné à l'ouvrier ne luy avoit peu donner le loysir de rendre ces deux pieces en la perfection qu'il avoit désignée; et, parce que le roy estoit sur son départ, les consuls pour ce manquement ne voulurent manquer à ce dernier devoir: ains, apres une semblable submission, prosternés aux pieds de Sa Magesté, M^r *Jehan Martin*, prévost des consuls, luy offrant ce présent, lui harangua en ceste maniere qui s'ensuit :

« Sire, vos tres-humbles et obéissantz subjectz et serviteurs supplient tres-humblement Vostre Magesté de les excuser s'ils ne rendent à vostre grandeur le devoir qu'il sont tenus : imputez-le, s'il vous plaict, au deffaut d'impuissance, non de bonne volonté. Et, comme nos actions ont failly à nostre devoir, le peu que nous offrons à Vostre Magesté est encore defectueux par la faute de l'ouvrier et peu de temps qu'il a heu. Nous amanderons, Dieu aydant, les fautes; et, parce que la grandeur des monarches est immortelle, par la libéralité qu'ils exercent envers leurs subjectz, et que Vostre Magesté, au camp d'*Auberghers*, confirma les privileges que le roy Charles cinquieme surnommé le *Sage* nous donna, estant en vostre ville de Lymoges, l'an 1421 (1), nous supplions tres-humblement Vostre Magesté que, pour laisser à

(1) Cette date est fautive, ou il faut rapporter le fait à CHARLES VI dit le Bien-Aimé, ou peut-être, avec notre annaliste (BOUVAIS, *Annal. du Lim.*, p. 818, vol. II), à CHARLES VII dit le Victorieux.

nos successeurs une perpétuelle mémoire que vostre ville de Limoges a esté augmentée par la présence d'un si grand roy, auquel nous sommes doublement redevables, de nous donner les mesmes franchises qu'aux autres villes capitales pour le faict des tailhes et franc-siefz; et tout le peuple redoublera ses vœux à la divine Magesté pour vostre santé et prospérité et de monseigneur le dauphin. Sire, c'est la mesme chose que Vostre Magesté nous fit donner par Charles IX; mais les troubles ont empesché que le don n'aye sorty à effect. »

Le roy, apres avoir veu et admiré ensemble ces deux médailles, les fit voir aux princes et grands seigneurs qui estoient pres de sa personne; et par apres les remit ez mains desditz consuls, leur disant : *Faites-les parachever, et me les envoyez au plus tost. Quant à vos demandes, j'en suis mémoratif que vous m'avez offert vos cœurs. Faictes dresser vostre requeste : j'en communiqueray à mon conseil; j'y apporteray ce que pourray.* Despuis Sa Magesté a libéralement octroyé l'exemption des francs-siefz en faveur de ceux qui ont esté, sont et seront consuls de Lymoges et de leurs enfants qui seront vivantz lors de la taxe desdicts francs-siefz : de quoy, apres plusieurs autres graces et faveurs, Lymoges est obligé à Sa Magesté, laquelle partit de Lymoges le dimanche 23 octobre 1605.

NOTA. Cette relation, due à Simon Descoutures, avocat au présidial de Limoges, est extraite de la *Feuille hebdomadaire* (1786 et 1787). Elle diffère un peu de celle qui a été insérée dans le *Limousin historique* (T. IV, f. 84 et suiv.), et qui avait été prise dans le 2^e *Registre consulaire* de notre ville.

CHRONIQUE.

Deux membres de la Société Archéologique du Limousin, réunis par la saison des vendanges à L'Estrade, près du château de Faye, ont eu l'idée de pousser une reconnaissance jusqu'au bourg écarté et presque inaccessible de Texon.

La pauvre et triste église, veuve depuis long-temps de son curé, n'offrit à leurs explorations que quelques vieilles dalles tumulaires et une statue de St Pierre remarquable par sa tiare et sa sculpture du moyen-âge assez soignée vu la dureté de la matière.

Ce qui les dédommagea de la fatigue de leur course ce fut un autel romain, d'un seul bloc de granit, haut de 4 mètre et large de 66 centimètres, orné de gracieuses découpures du côté de la table, et présentant, sur sa face antérieure, les insignes du sacrifice chez les patens. Le *bucranium* ou tête de bœuf, le *lituus*, bâton augural, deux patères, le *simpleum*, vase d'eau lustrale, et une autre tête d'animal très-fruste, tel que mouton ou porc, pour les sacrifices nommés *suovetaurilia*.

On ne peut expliquer facilement la présence de cet antique monu-

ment à la porte de l'église de cette localité éloignée des grands chemins. Il est possible que, taillé jadis dans les carrières des Cars (*de Quadris*), cet autel ait pris la route de Limoges, et soit resté à Texon à la suite de quelque circonstance causée par la difficulté des communications.

Nous avons l'espérance de voir tôt ou tard cet autel dans notre musée, où il tiendra dignement sa place.

Les travaux qui s'accomplissent dans la cathédrale de Limoges ont fait découvrir, ces jours derniers, une intéressante peinture murale. Deux chanoines, couverts de leurs vêtements de chœur, sont agenouillés devant la sainte Vierge, assise sur un trône, et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Ils sont présentés au Sauveur par leurs patrons, debout derrière eux. Le premier est sous la protection d'un saint diacre dont la dalmatique rouge est décorée d'orfrois semés de gros cabochons, d'améthistes et d'émeraudes alternant entre quatre perles. Une sainte présente le second ; elle tient une palme.

Ses longs cheveux blonds, ceints d'une simple couronne en cercle, flottent sur ses épaules. Un manteau orné de pierreries la recouvre pareillement. La peinture, long-temps masquée par une boiserie, a beaucoup souffert de l'humidité dans la partie gauche. Les têtes des chanoines ont un sentiment de vérité qui permet d'y reconnaître des portraits.

Une longue inscription, aujourd'hui mutilée, se déroule au-dessus du tableau ; on peut encore y lire ces mots :

Hic. jacet.... venerabilis. vir. dns.... Johaens.... de. Coreris.
hui. ecclie. can. et. ca.... le....

.... Cui. aia. requiescat-in-pace. et. oium. Amen.

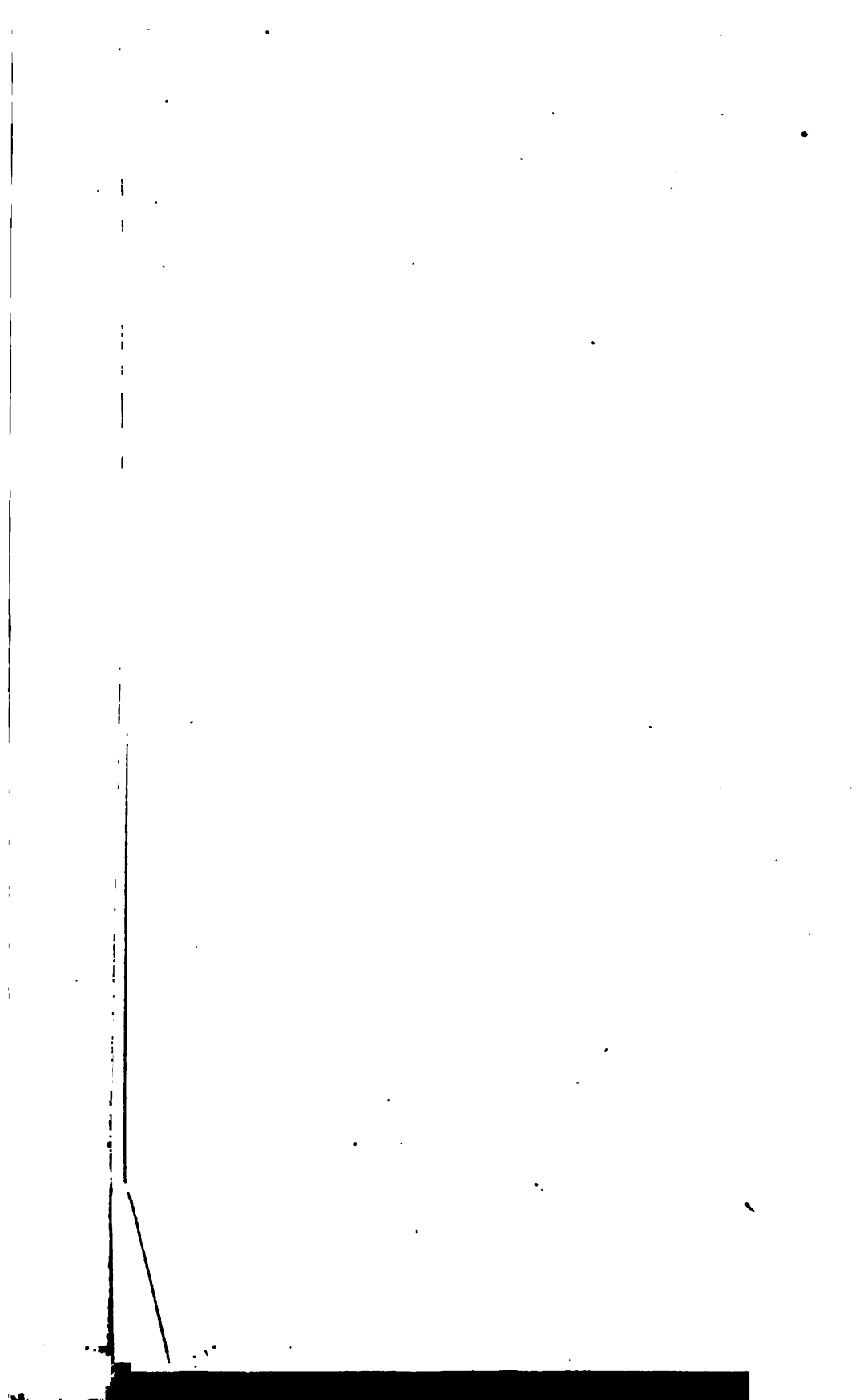
Ci-gît.... vénérable personne Jean des Courières (?), chantre de cette église, et....

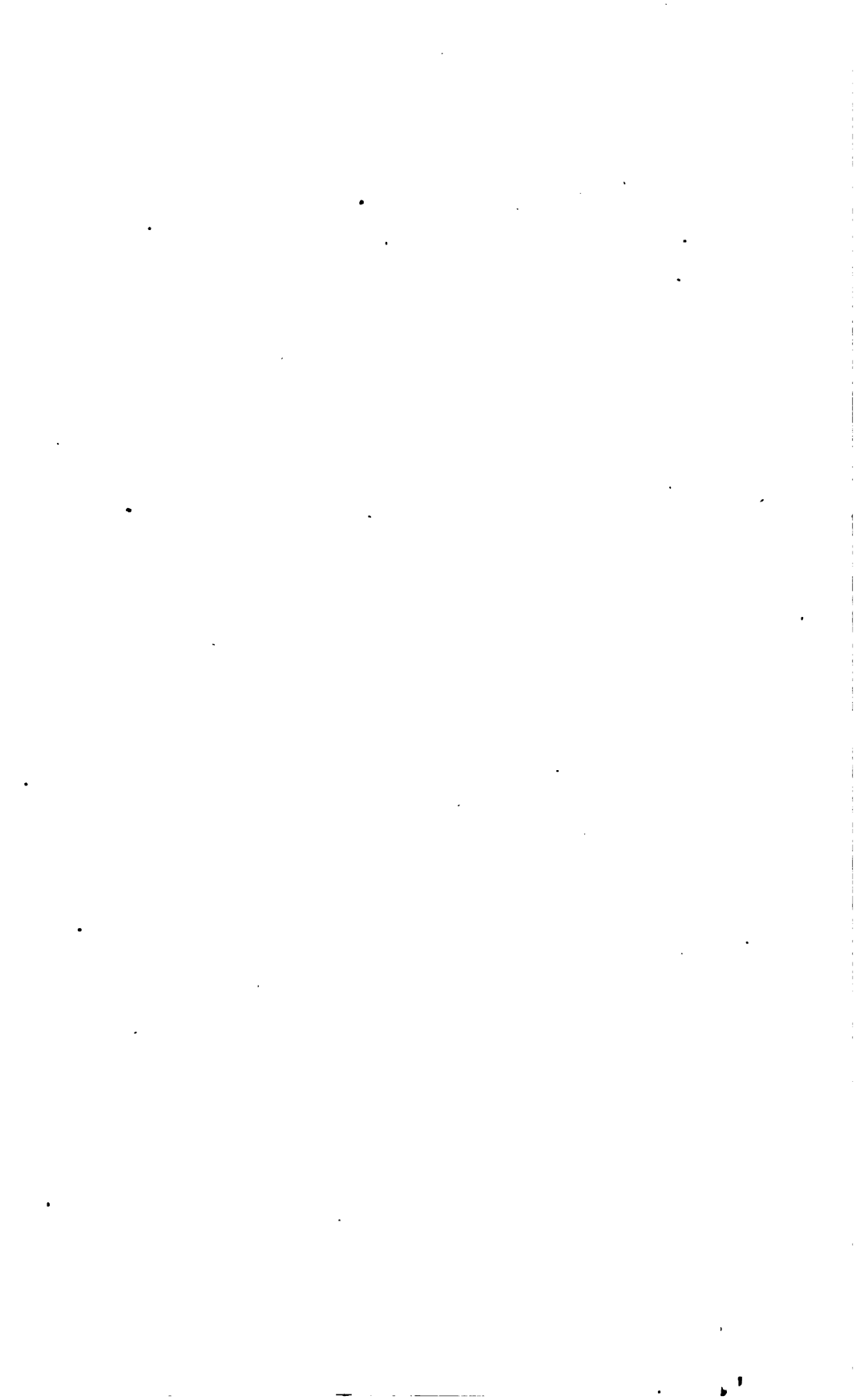
.... Que son ame repose en paix avec celle de tous les défunts.

Amen.

Cette peinture paraît appartenir au premier tiers du *xv^e* siècle.

Abbé **TEXIER.**





OUVRAGES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET-HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

MANUEL D'ÉPIGRAPHIE

DEUXIÈME

DU RECUEIL DES INSCRIPTIONS DU LIMOUSIN

PAR L'ABBÉ TEXIER

Un vol. grand in-8°, accompagné de 28 planches (1851). Prix : 10 fr.

L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE

PAR FÉLIX DE VERNEILH

Un fort vol. in-4° avec planches (1852). Prix : 20 fr.

HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE DE LIMOGES

PAR L'ABBÉ ARBELLOT

1^{re} partie — in-8° de 80 pages (1852). Prix : 1 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA VILLE DE BELLAC (H^{IV}-V^E)

Par l'Abbé Roy-Pierr-fitte

Un vol in-8° de 351 pages (1851). Prix : 3 fr.

LE PETIT NUMISMATISTE

PAR MAURICE ARDANT

In-8° de 254 pages (1851). Prix : 1 fr 25 c.

POÉSIES DE JACQUES DORAT

Archidiacre de Reims

PAR AUGUSTE DUBOIS

In-8° de 52 pages (1851). Prix 1 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA PEINTURE SUR VERRE EN LIMOUSIN

PAR L'ABBÉ TEXIER

In-8° de 120 pages avec planches (1847). Prix : 3 fr.

HISTOIRE DU LIMOUSIN

PAR A. LEYMARIE

2 vol. in-8° (1845). Prix : 15 fr.

HISTOIRE DES PAYSANS EN FRANCE

PAR A. LEYMARIE

2 vol. in-8° (1849). Prix : 6 fr.

ESSAI HISTORIQUE ET DESCRIPTIF

sur les ÉMAILLEURS ET LES ARGENTIERS DE LIMOGES

PAR L'ABBÉ TEXIER

Un vol. in-8° de 288 pages avec 12 planches (1841). Prix : 10 fr.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE LA HAUTE-VIENNE

PAR L'ABBÉ ARBELLOT

In-12 de 23 pages (1852). Prix : 50 c.

SAINT-PIERRE-DU-QUEYROIX DE LIMOGES

Par Maurice Ardent

In-8° de 100 pages (1851). Prix : 1 fr.

CATHÉDRALE DE COLOGNE

PAR FÉLIX DE VERNEILH

In-4° de 80 pages et 3 planches (1848). Prix : 5 fr.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN

3 vol. in-8° (1846—1852). Prix : 18 fr.

Le 4^e volume est en cours de publication. — On s'abonne, à Limoges, chez MM. CHAPONLAUD frères, ou chez M. Ch. DULAC, gardi-musée.

RETURN TO the circulation desk of any

University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

Bldg. 400, Richmond Field Station

University of California

Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

2-month loans may be renewed by calling

(415) 642-6233

1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF

Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

NRLF LIBRARY USE FEB 22 '90



8000326118

